

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

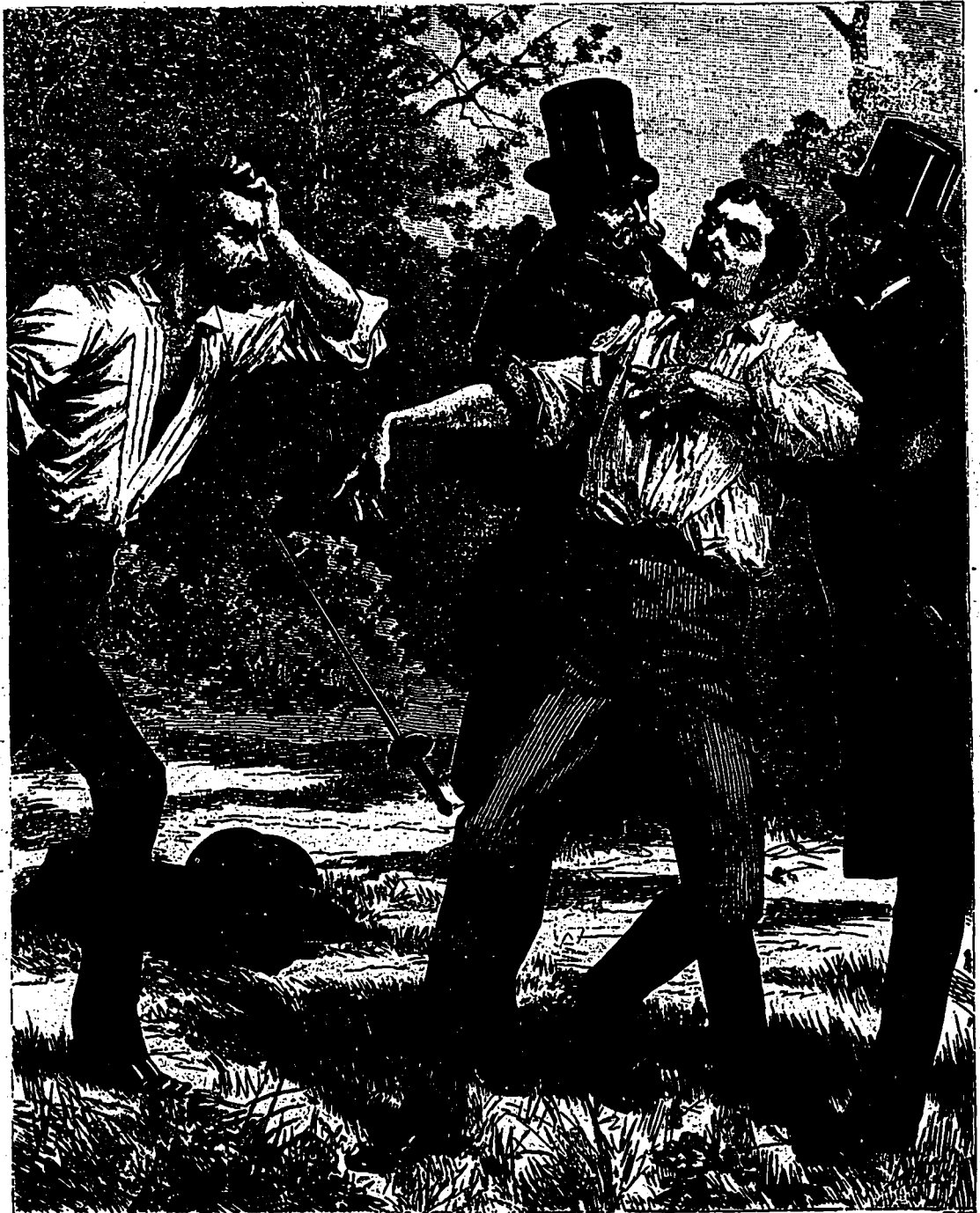
# L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

Vol. II. No 3

MONTREAL, 15 FEVRIER 1901.

Un an, - - 25 cts.  
Le numero, 3 cts.



Falcozer reçut un coup mortel.

# Pourquoi Souffrir ?

Pourquoi endurer ces douleurs continuelles, ces maux de tête, ces douleurs dans le dos, au côté gauche et à l'abdomen ? Vous êtes faible, fatiguée, épuisée. Ces douleurs vous rendent irritable, morose, nerveuse. Vous fuyez l'exercice, les plaisirs, la société, et négligez votre ouvrage. Votre appétit est capricieux et votre digestion se fait mal. En un mot, vous êtes une des nombreuses victimes de l'anémie et de la nervosité provenant de ces maladies particulières à votre sexe.

Vous prenez des remèdes pour calmer vos douleurs, mais elles reviennent ces douleurs et toujours de plus fort en plus fort, car elles ne sont qu'un avertissement de la nature—que votre système est épuisé et qu'il existe quelque dérangement de vos organes délicats. Elles ne disparaîtront, ces douleurs, que lorsque vous en aurez fait disparaître la cause, lorsque vous aurez, par l'emploi des **Pilules de Longue Vie** (Bonard), rendu votre sang riche, généreux, abondant.

Pourquoi souffrir lorsqu'il est si facile d'obtenir une guérison prompte et permanente. Les **Pilules de Longue Vie** (Bonard) sont faciles à prendre, ne causent aucun malaise, et coûtent peu. Dès les premières doses, vous remarquerez une amélioration sensible, et, après quelques semaines de traitement, vous serez forte, heureuse et pleine de santé.



Lisez cette lettre de Mme Chevrier, elle a employé ce merveilleux remède et elle ne le regrette pas aujourd'hui.



JOSÉPHINE CHEVRIER.

Jeunes filles pâles, mères épuisées, femmes souffrantes, quelque soit votre âge et votre condition, rappelez-vous que les **Pilules de Longue Vie** (Bonard) sont le remède qu'il vous faut pour recouvrer votre santé et vos forces. Envoyez-nous votre adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents, et nous vous enverrons une boîte échantillon de nos **Pilules**, ainsi qu'un livre contenant de nombreux certificats de personnes qui ont obtenu une guérison par l'emploi des **Pilules de Longue Vie** (Bonard).

Ecrivez aujourd'hui, car il s'agit de votre santé et de votre bonheur.

Les **PILULES DE LONGUE VIE** (Bonard) se vendent 50 cents la boîte, six boîtes pour \$2.50, et seront expédiées franco, soit au Canada ou aux Etats-Unis, sur réception du prix. Faites toujours enregistrer les lettres contenant de l'argent et adressez comme suit :

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL.

AGENTS DE GROS/

A Quebec—W. BRUNET & Cie.; Aux Etats-Unis—D. MORTIMER, 20 Centre Wharf, Boston, Mass.

25c

# STANTON'S PAIN RELIEF

LE REMEDE DE FAMILLE

POUR USAGE EXTERNE ET INTERNE  
CONTRE LES Coliques, Diarrhée, Épisodes, Rhumatisme, Mal de Dents,  
Néuralgie, Mal de Gorge, Mal aux Reins, Crampes, &c., &c.



CONTRE LES

# STANTON

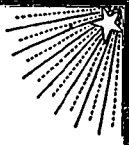
Ne vous persuadez pas que vous ne pouvez pas être malade, car la maladie vient au moment où vous l'attendez le moins.

est un remède domestique et un médecin de la famille. Aucune famille ne devrait rester sans en avoir une bouteille à la maison. Vous pouvez l'avoir chez les pharmaciens ou dans les magasins généraux dans tout l'univers. Si votre fournisseur ne l'a pas, écrivez-nous directement et nous vous l'enverrons sur réception du prix : 25 cents.

## The Wingate Chemical Co., (Limitée)

MONTREAL, Canada.

25c



# L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

ABONNEMENT :

Douze mois . . . . . 25 cts.

Un numéro . . . . . 3 cts.

Pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration s'adresser à

LA CIE DE L'AMI DU LECTEUR,  
No 2 Maple Avenue,

Téléphone Main 187. Montréal.

MONTREAL, 15 FÉVRIER 1901

## PRONOSTICS DE LA TEMPERATURE

POUR FÉVRIER 1901

15 — Belle journée.  
16 — Nuages.  
17 — Nuages, vent.  
18 — Plus froid.  
19 — Beau et clair.  
20 — Beau mais froid.  
21 — Pluie.  
22 — Temps humide.  
23 — Pluie ou neige.  
24 — Neige en abondance.  
25 — Orageux.  
26 — Incertain.  
27 — Plus clair.  
28 — Plus doux et agréable.

POUR MARS 1901

1 — Changeant.  
2 — Orageux, froid.  
3 — Nuageux.  
4 — Pluie et neige.  
5 — Tempête de neige.  
6 — Vraie journée de mars.  
7 — Temps insupportable.  
8 — Grand vent.  
9 — Changeant.  
10 — Agréable.  
11 — Beau.  
12 — Incertain.  
13 — Grand vent.  
14 — Vraie tempête.  
15 — Orageux.

## UNE FÊTE DE CHATS

APOLOGUE

Certain original, un jour se mit en tête  
De réunir chez lui, dans une fête,  
Tout ce que l'alentour comptait de chats bien nés,  
Ayant du savoir-vivre et de bonnes manières.  
Foin de ces gueux qui courent les gouttières ;  
On voulait des gens bien peignés.  
Il en vint, sur lettre pressante,  
Quelque chose comme soixante,  
Parmi lesquels des " de Saint-Angora ",  
Des " Rominagrobis ", ce Raton qui tira  
Si vaillamment les marrons de la braise,  
Voire un des arrières-neveux  
Du fameux Chat-Botté !... Les autres, gens à l'aise,  
Bourgeois considérés, s'ils n'avaient pas d'aïeux,  
N'en composaient pas moins un monde respectable  
En un salon fort acceptable.  
L'hôte tout souriant accueillit chacun d'eux.  
Puis la fête s'ouvrit : mainte adorable chatte  
En gesticulant d'une patte,  
Et tenant l'autre sur son cœur  
Soupira la romance, et toute l'assemblée  
Dans une gamme modulée...  
Reprenait le refrain en chœur !...  
Aux chants succédèrent les danses !...  
Jamais l'on n'avait vu tel mépris des cadences.  
Et des purs principes de l'art !  
C'était à qui ferait le plus folâtre écart,  
A qui surpasserait l'autre en extravagances.  
A cela d'ailleurs point de mal  
Car on était en Carnaval  
Mais voici qu'une porte ouverte  
Laisse voir une table abondamment couverte :  
On s'y précipite à l'assaut ;  
Et la lutte commence : — A moi ce fin morceau !

— A moi ce pot de crème !... On crie, on se menace ;  
Les ongles acérés laissent partout leur trace.

Sous les coups, les poils arrachés

Volent ! Tout se culbute : on s'agrippe, on se roule ;

Dans le lait répandu qui coule ;

Saignent les museaux écorchés ;

Tel paye un pilon de volaille

D'une oreille ; à tel autre un lambeau de chevreuil

Vaut juste la perte d'un œil !..

On croque en estoquant ; c'est bombance et bataille !

En vain l'amphitryon leur crie en se garant :

— Pourquoi cette fureur ? Quel délire vous prend ?

J'en ai servi pour tous ; chacun a sa part faite.

De grâce, calmez-vous ! Buvez frais, mangez gras ;

Banquetez en amis et ne vous battez pas...  
Ils se battent toujours : Ainsi finit la fête.

D'aucuns disent qu'on peut voir ce tableau brutal,

Au cours des nuits où se donne le bal

En un certain palais municipal.

DENIS LANGAT.

## GATTENNERIE

Gatien.—Quel âge a votre grand-père ?

Fabien jnr.—Cent trois ans.

Gatien.—Vous m'étonnez. Je n'avais pas idée qu'il fût centaure.

## AU RESTAURANT

Le propriétaire (au client sans le sou).—Quoi, vous voulez me voler ? Je vais vous flanquer ce verre à la tête... non, pas celui-là, il est trop cher... Garçon, apportez-moi un verre ordinaire !

!!!

Elle.—Quelle musique préférez-vous, William, la musique vocale ou la musique instrumentale ?

Lui.—Je ne puis pas vous répondre, car c'est tout à fait étrange : lorsque vous chantez, je préfère la musique instrumentale ; quand vous jouez, je préfère la musique vocale.

## LA SANCTION PÉNALE

Un avoué demanda à un collègue quel était le châtiment de la bigamie.

—Deux belles-mères, lui fut-il répondu.

## MÈRE COMMENCEMENT DE SIÈCLE

Mme Celestin (au collègue).—Avant de lui faire apprendre le grec et le latin, monsieur le proviseur, je voudrais qu'il sache d'abord le français : voilà un enfant qui ne sait pas ce que je veux dire quand je lui parle de high-life, de five o'clock, de rowing, de match, etc., etc.

## CHEZ LE MÉDECIN

Justin.—Je vous assure, docteur, que je dois être atteint par l'épidémie.

Le Médecin.—Allons donc, je vous prouverai le contraire à l'autopsie.

## SYNONYME

Mme Toby.—M. Lecharmant a dit que j'avais un profil classique. Que voulait-il donc dire ?

Mme Zacharie.—Vous savez, ma chère, que tout ce qui est vieux est classique.

## LE SOUS-ENTENDU

Mme Fabien.—Ne vous donnez pas la peine de me reconduire, chère madame, je vous en prie.

Mme Gabien.—Au contraire, c'est un véritable plaisir pour moi, chère madame.

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

L'E

## Miroir de ma Tante Marguerite

I

Vous aimez, mon neveu, dit ma tante, les esquisses de la société du temps passé. Je voudrais pouvoir vous peindre sir Philippe Forester, le luron achevé de la bonne compagnie d'Écosse vers la fin du dernier siècle. Il est vrai que je ne l'ai jamais vu, mais les anecdotes que ma mère nous racontait étaient remplies de son esprit, et de sa dissipation. Il est nécessaire que vous sachiez que sir Philippe, avec sa beauté, ses talents distingués, ses manières élégantes, épousa la plus jeune des miss Falconer de King's Coplan. La sœur aînée de cette dame était devenue précédemment la femme de mon grand-père, si Geoffrey et elle apporta dans notre famille une fortune considérable.

Les deux sœurs ne se ressemblaient en aucune façon, quoiqu'elles eussent l'une et l'autre des admirateurs lorsqu'elles étaient filles. Lady Bothwell avait dans les veines le sang du vieux King's Copland. Elle était hardie, mais non pas jusqu'à l'audace, ambitieuse, et désirant l'élévation de sa maison et de sa famille.

Jemina Falconer était en toute chose l'opposé de sa sœur ; son esprit ne dépassait point les limites ordinaires, si l'on pouvait dire qui les atteignait. Sa beauté tant qu'elle dura, ne consistait que dans la délicatesse du teint et la régularité des traits, sans aucune expression. Ces charmes mêmes disparurent dans les malheurs d'une union mal assortie. Elle aimait passionnément son mari, et celui-ci la traitait avec une indifférence polie qui, pour une femme dont le cœur était aussi tendre que le jugement était faible, paraissait plus pénible et plus affreux peut-être que de mauvais traitements réels.

Géné dans sa fortune et fatigué des courts instants qu'il passait dans sa triste maison, sir Philippe résolut de faire un tour sur le continent, en qualité de volontaire. Il était alors fort commun parmi les hommes de naissance de prendre ce parti.

Lady Bothwell demanda comme une faveur le consentement de sir Philippe pour recevoir chez elle sa sœur et ses enfants pendant l'absence du chef de la famille. Sir Philippe accepta avec empressement une proposition qui épargnait de la dépense, imposait silence aux personnes qui l'auraient accusé d'abandonner sa femme et ses enfants, et qui satisferait lady Bothwell, pour laquelle il éprouvait un respect involontaire.

Un ou deux jours avant le départ de sir Philippe, lady Bothwell prit la liberté de lui adresser en présence de sa femme la question positive que cette dernière avait souvent désiré faire, sans avoir le courage de s'y décider.

—Pourriez-vous avoir la bonté de nous dire, sir Philippe, quelle route vous prendrez lorsque vous aurez atteint le continent ?

—Je vais de Leith à Helvoet par un paquebot.

—Je comprends cela parfaitement, répondit sèchement, lady Bothwell ; mais je présume vous n'avez pas l'intention de vous arrêter longtemps à Helvoet, et je désirerais savoir vers quel lieu vous vous dirigerez en quittant cette ville.

—Vous m'adressez, lady Bothwell, une question que je n'ai pas encore osé me faire moi-même. Ma réponse dépend du sort de la guerre.

—Mais j'espère, sir Philippe, que vous vous rappellerez que vous êtes époux et père, et que, bien que vous trouviez convenable de vous passer ce caprice militaire, il ne vous précipitera point dans les dangers qu'il nullement nécessaire de courir lorsque l'on n'est pas de profession.

—Lady Bothwell me fait trop d'honneur en témoignant le

moindre intérêt pour ma sûreté. Mais, pour calmer sa flatteuse inquiétude, je la priai de se souvenir que je ne puis exposer la vie du vénérable père de famille qu'elle recommande à ma protection, sans hasarder celle d'un honnête garçon nommé Philippe Forester, avec lequel je suis associé depuis trente ans, et dont je n'ai pas le moindre désir de me séparer.

—Sir Philippe, vous êtes en effet le meilleur juge de vos propres affaires ; je n'ai pas le droit de m'en mêler. Vous n'êtes point mon mari.

—Dieu préserve !... dit sir Philippe avec précipitation ; il ajouta cependant au même instans : Dieu préserve que je prive mon ami sir Geoffrey d'un trésor aussi inappréciable !

—Mais vous êtes le mari de ma sœur, reprit lady Bothwell, et je suppose que vous n'ignorez pas la tristesse qui l'accable.

—Si d'en entendre parler depuis le matin jusqu'au soir peut m'en convaincre, je devrais en effet en savoir quelque chose.

—Je ne prétends point faire assaut d'esprit avec vous, sir Philippe, mais vous devez être persuadé que cette tristesse est causée par la crainte des dangers que pourra courir votre personne.

—Dans ce cas, je suis au moins surpris que lady Bothwell se donne autant d'embarras sur un sujet aussi insignifiant.

—L'intérêt que je porte à ma sœur peut répondre pour le désir que j'éprouve de connaître les desseins de sir Philippe Forester, dont, sans cela, la destinée me deviendrait indifférente. Mais je dois aussi avoir des inquiétudes sur la sûreté d'un frère.

—Vous voulez parler du major Falconer, votre frère du côté de votre mère. Qu'a-t-il de commun avec cette agréable conversation ?

—Vous avez eu quelques mots ensemble, sir Philippe.

—L'ont naturellement ; nous sommes alliés, et comme tels nos conversations sont fréquentes.

—Vous osez de me répondre. Par *mots*, j'entends que vous vous êtes querellés au sujet de votre conduite envers votre femme.

—Si vous supposez le major Falconer assez simple pour me donner des avis sur ma conduite domestique, lady Bothwell, vous devez en effet être convaincue que j'aurais été assez mécontent pour le prier de garder ses conseils jusqu'à ce qu'on daignât les lui demander.

—Et c'est dans cette disposition que vous allez rejoindre l'armée où mon frère Falconer sert dans ce moment ?

—Personne ne connaît mieux le sentier de l'honneur que le major Falconer, et un candidat de la gloire comme moi ne peut choisir sur cette route un meilleur guide.

—Et cette raillerie froide et insensible est la seule consolation que vous donniez aux craintes que nous avons conçues sur une querelle qui pourrait amener les conséquences les plus terribles ! Grand Dieu ! de quelle manière avez-vous formé le cœur des hommes, puisqu'ils peuvent se jour ainsi de ses souffrances !

Sir Philippe Forester fut ému, et renonça au ton de raillerie avec lequel il avait parlé jusqu'alors.

—Chère lady Bothwell, dit-il en prenant la main que cette dame lui abandonnait avec répugnance, nous avons tort l'un et l'autre. Vous êtes profondément sérieuse, peut-être je ne le suis pas assez. La dispute que nous avons eue, le major Falconer et moi, n'est d'aucune importance ; s'il eût existé entre nous quelque chose qui aurait dû se terminer *par vole de fait*, comme nous disons en France, nous ne sommes point hommes à ajourner une rencontre. Je connais votre bon sens, lady Bothwell, et je sais que vous me comprendrez lorsque je vous dirai que mes affaires exigent une absence de quelques mois. Jemina ne peut pas le comprendre. Ayez la bonté de lui dire, chère lady Bothwell, que vous êtes satisfaite. Elle est, vous devez en convenir, une de ces personnes sur lesquelles l'autorité agit plus puissamment que le raisonnement. Placez en moi seulement un peu de confiance, et vous verrez que je m'en rendrai digne.

Lady Bothwell secoua la tête comme une personne à demi satisfaite.

—Combien il est difficile, dit-elle, d'éprouver de la confiance lorsque la base sur laquelle elle doit reposer a été ébranlée si souvent ! Enfin je ferai de mon mieux pour tranquilliser Jemina.

—Ne croyez pas que je veuille vous tromper. La manière la plus sûre de correspondre avec moi sera d'adresser les lettres, poste restante, à Helvoetsluys. Quand à Falconer, notre première rencontre aura lieu devant une bouteille de bourgogne.

Je suis fâchée de ne pouvoir dire avec précision en quelle année sir Philippe Forester passa en France ; mais c'était à une époque où la campagne s'ouvrait avec une nouvelle fureur. Une seule lettre avait instruit Jemina de l'arrivée de son mari sur le continent, elle n'en avait pas reçu d'autre. Il passa une relation dans une relation dans les journaux, dans les journaux, dans laquelle on fait mention du volontaire air Philippe Forester, commut ayant été envoyé dans une reconnaissance dangereuse, mission dont il s'était acquitté avec le plus grand courage et autant de dextérité que d'intelligence ; il avait même reçu, ajoutait-on, les remerciements de l'officier commandant.

## II

Ne revant aucune nouvelle de sir Philippe, Jemina finit par trouver une espèce de consolation dans cette même négligence qui avait si souvent causé ses peines.

—Il est si insouciant, si léger ! répétait-elle cent fois par jour à sa sœur ; il n'écrit jamais lorsqu'il n'a point d'événements à apprendre, c'est son habitude ; s'il y avait quelque chose d'extraordinaire, il nous en informerait.

Lady Bothwell écoutait sa sœur sans essayer de la consoler. Peut-être pensait-elle que les plus mauvaises nouvelles venues de Flandre auraient aussi leur bon côté. Cette conviction devint plus forte, lorsque, d'après des informations prises au quartier général, on sut que sir Philippe n'était plus à l'armée, soit qu'il eût été pris ou tué, ou bien que, par quelque raison inconnue ou par caprice, il eût quitté volontairement le service, sans qu'aucun de ses compatriotes ou de ses amis, dans le camp, pût même former une conjecture. Dans le même temps, les créanciers de sir Philippe, en Ecosse, devenus pressants, entrèrent en possession de ses biens, et menacèrent sa personne s'il était assez téméraire pour reparaitre dans son pays.

A peu près à cette époque il vint à Edimbourg un homme dont l'apparence était aussi étrange que ses prétentions. Il était communément appelé le docteur de Padoue. Quoique les médecins d'Edimbourg lui donnassent le nom d'empirique, il existait un grand nombre de personnes, parmi lesquelles il s'en trouvait appartenant au clergé, qui, tout en admettant la réalité des cures et la puissance des remèdes, alléguaient que le Dr Damiotti faisait usage de charmes et d'un art illégal afin d'assurer la réussite de ses ordonnances. Il fut défendu, même du haut de la chaire, de s'adresser à lui. Mais la protection que le docteur de Padoue reçut de quelques amis puissants lui permit de braver ces imputations. On ne tarda pas à dire que pour une certaine gratification, le Dr Battista Damiotti pouvait faire connaître le sort des absents, et même montrer aux personnes qui l'interrogeaient la forme corporelle des amis regrettés et l'action qu'ils accomplissaient au même moment. Ce bruit parvint à lady Forester.

Douce et timide dans les occasions de la vie, lady Forester trouvait dans l'état de son esprit de la hardiesse et de l'obstination ; et ce fut avec autant de surprise que d'alarmes que lady Bothwell entendit sa sœur Jemina exprimer sa résolution de rendre une visite au docteur de Padoue, et de le consulter sur le sort de son mari.

—Je m'inquiète fort peu, dit la femme abandonnée, du ridicule que je puis me donner. S'il y a une chance sur cent que je puisse obtenir quelque certitude sur le sort de mon mari, je ne voudrais pas manquer cette chance pour tout ce que le monde pourrait m'offrir.

Alors lady Bothwell appuya sur l'illégalité d'avoir recours à des connaissances acquises par un art défectueux.

—Ma sœur, reprit Jemina, celui qui meurt de soif ne pourrait s'empêcher de boire, même à une source empoisonnée. J'irai seule apprendre mon sort, et je veux le connaître dès ce soir. Le soleil qui se lèvera demain me trouvera, sinon plus heureuse, du moins résignée.

—Ma sœur, dit à son tour lady Bothwell, si vous êtes décidée à cette étrange démarche, vous n'irez pas seule. Mais réfléchissez encore à votre projet, et renoncez à une connaissance que vous ne pouvez obtenir sans vous rendre coupable, et peut-être même sans danger.

Lady Forester se jeta dans les bras de sa sœur, et, la pressant contre son cœur, la remercia cent fois de lui avoir offert sa compagnie, tandis qu'elle refusait avec tristesse de suivre l'avis amical dont cette offre avait été accompagnée.

Lorsque la brune fut arrivée, heure du jour où le docteur de Padoue recevait les visites de ceux qui venaient le consulter, les deux dames quittèrent leurs appartements.

Le domestique de lady Forester, homme d'une fidélité à toute épreuve, avait porté au docteur, de la part de cette dame, un don assez considérable, afin de se le rendre propice.

Le domestique marchait devant ces dames, et leur servait de guide. Enfin il tourna subitement dans une cour étroite, et frappa à une porte en forme d'arc, qui semblait appartenir à un édifice d'ancienne date ; elle s'ouvrit, sans qu'il fût possible d'apercevoir aucun portier ; et le domestique, se rangeant de côté, pria les dames d'entrer dans la maison. Elles n'y furent pas plutôt introduites que la porte se ferma et les sépara de leur guide. Les deux sœurs se trouvaient alors dans un petit vestibule, éclairé par une chambre lugubre, et n'ayant, lorsque la porte était fermée, aucune communication avec l'air ou la lumière extérieure. La porte d'un appartement intérieur s'entr'ouvrait dans la partie la plus éloignée du vestibule.

—Il ne faut point hésiter maintenant, Jemina, dit lady Bothwell.

Et, se dirigeant vers l'intérieur de la maison, les deux sœurs trouvèrent le docteur entouré de livres, et de machines de forme et d'apparence particulières.

Le docteur se leva lorsque les dames parurent, et malgré leurs vêtements, qui indiquaient une naissance inférieure, il les reçut avec les marques de respect qu'exigeait leur rang.

Lady Bothwell essaya de garder l'incognito qu'elle s'était proposé ; et comme le docteur les conduisit à la place d'honneur, cette dame fit un geste pour refuser sa politesse.

—Nous sommes de pauvres femmes, monsieur, dit-elle ; le malheur seul de ma sœur a pu nous décider à venir consulter votre art.

Le docteur sourit, et interrompant lady Bothwell, il lui dit :

—Je connais, madame, le malheur de votre sœur, et quelle en est la cause. Je sais aussi que je suis honoré de la visite de deux dames du plus haut rang, lady Bothwell et lady Forester.

—Je puis facilement comprendre... , dit lady Bothwell.

—Pardonnez ma hardiesse à vous interrompre, reprit l'Italien : Votre Seigneurie était sur le point de dire qu'elle pouvait facilement comprendre que j'eusse appris son nom par le moyen de son domestique ; mais, en le pensant, vous faites injure à la fidélité d'un bon serviteur, et, je puis ajouter, au talent de celui qui est aussi votre très humble serviteur, Battista Damiotti.

—Je n'ai l'intention de vous faire injure ni à l'un ni à l'autre, monsieur, dit lady Bothwell, conservant un air calme, quoiqu'elle éprouvât un peu de surprise ; mais la position dans laquelle je me trouve a quelque chose de nouveau pour moi.

Si vous savez qui nous sommes, monsieur, vous devez savoir également ce qui nous amène ici.

—Le désir de connaître la destinée d'un gentilhomme distingué d'Écosse, maintenant ou dernièrement sur le continent, répondit le prophète ; son nom est *il cavaliere* Filippo Forester, un gentilhomme qui a l'honneur d'être le mari de cette dame, et, avec la permission de Votre Seigneurie, qui a le malheur de ne point apprécier à sa juste valeur un si précieux avantage.

Lady Forester soupira profondément, et lady Bothwell reprit :

—Puisque vous connaissez notre intention, sans que nous ayons besoin de vous l'apprendre, il ne nous reste plus qu'une question à vous faire. Avez-vous le pouvoir de calmer l'inquiétude de ma sœur ?

—Je l'ai, madame ; mais il faut que je vous adresse d'abord une question. Auriez-vous le courage de contempler de vos yeux ce que fait dans ce moment *il cavaliere* Filippo Forester ? ou voulez-vous vous en rapporter seulement à mon témoignage ?

—C'est ma sœur qui doit répondre à cette question, dit lady Bothwell.

—Je consens à contempler de mes yeux ce que vous avez le pouvoir de me montrer, dit lady Forester avec la même témérité qui l'avait stimulée depuis le moment où elle avait formé la résolution de venir consulter le docteur.

—Il peut y avoir du danger.

—Si l'or peut le compenser... dit lady Forester en tirant bourse.

—Je ne fais point de telles choses par amour du gain, répondit l'étranger. Je n'ose point employer mon art dans un semblable but ; si je prends l'or du riche, c'est pour le répandre sur le pauvre.

Réfléchissant que le refus de l'offre de sa sœur était un simple tour de l'empirique, afin qu'on le priât d'accepter une somme plus considérable, lady Bothwell offrit quelque or à son tour, ajoutant que ce serait pour agrandir la sphère de ses charités.

—Que lady Bothwell agrandisse la sphère de sa propre charité, dit le docteur de Padoue, non seulement en faisant des aumônes, je sais qu'elle en répand de suffisantes, mais en jugeant le caractère des autres ; et qu'elle ait la bonté d'obliger Battiste Damiotti en le supposant honnête, jusqu'au moment où elle aura découvert qu'il est un fripon. Ne soyez point surprise, madame, si je réponds à votre pensée plutôt qu'à vos paroles, et dites-moi encore une fois si vous êtes préparés à contempler le tableau que je vais vous offrir.

—J'avoue, monsieur, dit lady Bothwell, que vos paroles m'inspirent quelque crainte. Mais tout ce que ma sœur désire voir, je le gagnerai aussi.

—Le danger ne consiste que dans le cas où la résolution vous manquerait. Le tableau ne peut durer que pendant l'espace de sept minutes ; si vous interrompez la vision, en prononçant une seule parole, non seulement le charme serait détruit, mais il pourrait en résulter quelque danger pour les spectateurs. Mais si vous pouvez garder pendant sept minutes un profond silence, votre curiosité sera satisfaite sans courir le moindre risque. Je vous en réponds sur mon honneur.

Un moment de silence solennel eut lieu, jusqu'à ce que lady Forester eût recueilli assez de courage pour répondre au médecin, qu'elle contemplerait avec fermeté, et en silence, le tableau qu'il devait leur présenter. Alors il leur fit un profond salut, et disant qu'il allait se préparer à satisfaire leurs désirs, il quitta l'appartement.

Quelques moments après, les réflexions des deux sœurs furent interrompues par une musique dont les sons étaient si doux et si solennels, qu'ils semblaient calculés pour éloigner tous les sentiments qui n'étaient point en rapport avec son harmonie, et augmenter en même temps l'émotion que l'entrevue précédente avait excitée.

Lorsque ces sons, qui semblaient partir du ciel, se furent évanouis, une dorte s'ouvrit, et les deux dames aperçurent

Damiotti debout sur une estrade formée de deux ou trois marches, et qui leur faisait signe d'avancer. Son vêtement était si différent de celui qu'il portait quelques minutes auparavant, qu'elles purent à peine le reconnaître ; et la pâleur mortelle de son visage, quelque chose de contracté dans les muscles, indiquant un esprit qui va se livrer à une entreprise étrange ou hardie, avait totalement changé l'expression un peu satirique avec laquelle il les regardait, particulièrement lady Bothwell. Il avait les pieds nus dans une sandale antique. Ses jambes étaient découvertes jusqu'aux genoux, au-dessus desquels il portait une eulotte et un gilet collant de soie cramoisie, et par-dessus tout cela une robe flottante, semblable à un susplis, et d'un lin blanc comme neige ; son col était découvert, et ses longs cheveux noirs et plats, peignés avec soin, se déployaient dans toute leur longueur.

Les dames s'approchèrent, comme il le leur ordonna : il ne montra plus cette politesse cérémonieuse qu'il leur avait d'abord témoignée ; au contraire, il leur fit signe d'avancer d'un air d'autorité ; et lorsque, en se tenant par le bras, et d'un pas incertain, les deux sœurs s'approchèrent du lieu où l'enchantement était placé, il fronça les sourcils en posant le doigt sur ses lèvres, comme réitérant l'ordre d'un silence absolue ; puis, marchant devant les dames, il les guida dans un appartement voisin.

C'était une immense chambre tendue de noir, comme pour des funérailles. Au bout de cette chambre était une table, ou plutôt une espèce d'autel, couvert d'un tissu de la même couleur lugubre, sur laquelle étaient posés plusieurs instruments en usage dans la sorcellerie. Ces objets n'étaient pas visibles au moment où les dames entrèrent dans l'appartement, car ils n'étaient éclairés que par la lumière de deux lames expirantes. Le Maître, pour me servir de l'expression des Italiens à l'égard de semblables personnages, s'avança vers la partie supérieure de l'appartement, en faisant une génuflexion, comme celle d'un catholique devant un crucifix, et en même temps il fit le signe de la croix. Les dames le suivirent en silence, se tenant toujours par le bras. Deux ou trois larges marches, fort basses, conduisaient à une plate-forme, en face de ce qu'on pouvait appeler l'autel. Là, le Maître s'arrêta et fit placer les dames à côté de lui, répétant, encore une fois d'un air mystérieux le signe qui leur enjoignait le silence. L'Italien alors dégagna bras nu de dessous son vêtement de lin, et avança l'index vers cinq larges flambeaux ou torches qui prirent feu successivement à l'approche de sa main ou plutôt de son doigt, et jetèrent tout à coup une lumière dans l'appartement. À la clarté de cette lumière, les deux dames purent distinguer sur l'autel deux épées nues et croisées, et un livre ouvert, qu'elles supposèrent une copie des saintes Écritures, mais dans une langue qui leur était inconnue. À côté de ce mystérieux volume était placé un crâne humain. Mais ce qui frappa le plus les deux sœurs, fut une haute et large glace, qui occupait tout l'espace derrière l'autel, et qui, éclairée par la lumière des torches, réfléchissait les objets qui y étaient placés.

Le Maître alors se plaça entre les deux dames, et montrant le miroir, les prit l'une et l'autre par la main, mais sans prononcer une seule parole. Elles regardèrent à l'instant la surface polie et sombre vers laquelle on dirigeait leur attention ; aussitôt cette surface prit un étrange et nouvel aspect : elle ne réfléchit plus les objets qui étaient placés devant elle ; mais, comme si elle contenait intérieurement des scènes qui lui étaient propres, elle laissa voir des images qui d'abord se montrèrent d'une manière indistincte et confuse, comme des formes vagues qui prennent peu à peu un corps en sortant du chaos, et enfin acquièrent une parfaite symétrie. Ce fut ainsi qu'après quelques alternatives de lumière et de ténèbres sur la surface de la merveilleuse glace, une large perspective d'arches et de colonnes se forma d'elle-même des deux côtés du miroir. Enfin, après plusieurs oscillations, l'apparition prit une forme fixe et stationnaire, représentant l'intérieur d'une église étrangère. Les piliers étaient d'une grande beauté, et ornés d'écus-



sons ; les arches étaient hautes et magnifiques, le pavé couvert d'inscriptions funèbres ; mais il n'y avait aucune relique, point d'images dans l'intérieur de l'église, point de calice ou de crucifix sur l'autel ; c'était une église protestante du continent. Un ministre, revêtu d'une robe de Genève et d'un rabat était debout près de la communion ; une Bible était ouverte devant lui, et son clerc, vêtu d'une robe noire, était à ses côtés, et il semblait préparé à accomplir quelque cérémonie de l'Eglise à laquelle il appartenait.

Enfin une nombreuse société entra par le milieu du bâtiment ; cette société ressemblait à une noce, car à sa tête on voyait une dame et un jeune homme se tenant par la main ; ils étaient suivis d'un grand nombre de personnes de deux sexes richement habillées. La mariée, dont on pouvait apercevoir les traits, était extrêmement belle, et paraissait avoir tout au plus treize ans. Pendant quelques secondes, la mariée marcha la tête tournée de manière qu'on ne pouvait distinguer son visage, mais l'élégance de sa taille et de sa démarche frappa les deux sœurs de la même appréhension. Le jeune homme tourna subitement la tête, et leurs craintes furent réalisées ; elle reconnurent dans le brillant marié qui était devant elles, sir Philippe Forester. Jemina fit entendre un faible cri ; au même moment l'apparition s'obscurcit, et le charme sembla se rompre.

—Je ne puis comparer ce spectacle, dit lady Bothwell, quand elle raconta cette merveilleuse histoire, qu'au reflet qu'offre un étang calme et profond, lorsqu'on y jette une pierre avec violence, et que les rayons de lumière sont dispersés et rompus.

Le Maître pressa avec expression les mains des deux dames, comme pour les faire ressouvenir de leur promesse, et du danger auquel elles s'exposaient. Le cri plaintif s'arrêta sur les lèvres de lady Forester, et ne produisit qu'un faible son ; la vision, après une fluctuation d'une minute, reprit de nouveau sa première apparence d'une scène réelle, comme elle pourrait être représentée dans un tableau, si ce n'est que les figures étaient mouvantes au lieu d'être stationnaires.

L'image de sir Philippe Forester, dont la taille et les traits étaient alors visibles, parut conduire vers le ministre la jeune et belle fiancée, qui s'avancait avec une espèce de défiance, mêlée cependant d'une certaine fierté. Au moment où le ministre achevait de placer devant lui la société, et semblait prêt à commencer le service, un autre groupe de personnes, parmi lesquelles il y avait plusieurs officiers, parut dans l'église. Ces personnes s'avancèrent, comme poussées par la curiosité, pour être témoins de la cérémonie nuptiale ; mais tout à coup un des officiers, dont on ne pouvait voir le visage, se détacha du groupe, et se précipita vers l'autel ; la société entière se tourna de son côté, comme frappée par l'exclamation qui lui était échappée. Aussitôt cet officier tira son épée ; sir Philippe Forester imita ce mouvement, et s'avança vers l'inconnu. Plusieurs hommes de la noce et d'autres appartenant au groupe qui venait d'entrer tirèrent aussi leurs épées. Il en résulta un effrayant tumulte, que le ministre et quelques hommes âgés paraissaient vouloir faire cesser. Enfin l'espace de temps pendant lequel l'enchantement prétendait qu'il pouvait mettre son art en usage expira. Les vapeurs se confondirent de nouveau et disparurent peu à peu à la vue, les arcades et les colonnes se mêlèrent ensemble, et la surface du miroir ne réfléchit plus rien que les torches allumées et l'appareil lugubre placé sur l'autel.

Le docteur ramena les dames, qui avaient grand besoin de son secours, dans l'appartement où elles s'étaient d'abord arrêtées. Du vin, des essences, et autres liqueurs capables de leur rendre des forces, avaient été préparées pendant leur absence. Il les conduisit à des sièges, où elles prirent place en silence. Lady Forester, plus affectée, joignait les mains et levait les yeux vers le ciel, mais sans prononcer une parole, comme si le charme n'avait point encore été rompu.

—Et ce que nous vu se passe réellement dans cet instant ? dit lady Bothwell, qui recouvrait avec peine son empire sur elle-même.

—Je ne puis vous en répondre avec une entière certitude, répondit le docteur Battista Damiotti ; mais, ou bien cela se passe en ce moment, ou bien cela s'est passé il y a peu de temps. C'est le dernier événement remarquable qui soit arrivé à sir Philippe Forester.

Lady Bothwell exprima alors l'inquiétude que lui causait sa sœur dont la pâleur mortelle et l'apparente insensibilité rendaient leur départ impossible.

—J'y ai songé, répondit l'adepte ; j'ai ordonné à votre domestique de faire venir votre équipage aussi près de cette maison que le peu de largeur de la rue peut le permettre. N'ayez point d'inquiétudes sur l'état de votre sœur, mais faites-lui prendre, lorsque vous serez arrivées, ces gouttes que j'ai composées ; elle sera mieux demain matin. Peu de personnes, ajouta-t-il d'un air triste, quittent cette maison aussi bien portantes qu'elle y sont entrées. Telle est la conséquence de l'envie qu'on a de s'instruire par des moyens mystérieux. Je vous laisse à juger l'état de ceux qui ont le pouvoir de satisfaire une curiosité illégale. Adieu. N'oubliez pas la potion.

—Je ne veux rien donner à ma sœur qui vienne de vous, dit lady Bothwell ; je connais déjà suffisamment votre art. Peut-être voudriez-vous nous empoisonner toutes les deux, pour cacher vos sortilèges ; mais nous sommes des femmes qui ne manquons ni de moyens pour dénoncer des torts dont on se rend coupable envers nous, ni de bras pour les venger.

—Je n'ai point eu de torts envers vous, madame, répondit l'adepte. Vous avez recherché quelqu'un qui est peu ambitieux d'un tel honneur : celui-là n'invite personne ; il donne seulement des réponses à ceux qui viennent le trouver. Après tout, vous avez simplement appris un peu plus tôt le mal que vous étiez condamnés à ressentir. J'entends à la porte les pas de votre domestique ; je ne veux point retenir plus longtemps Votre Seigneurie, non plus que lady Forester. Le premier courrier du continent vous expliquera un événement dont vous avez déjà été en partie témoin. S'il m'est permis de vous donner un conseil, ne laissez pas, sans précaution, les lettres qu'il vous apportera tomber entre les mains de votre sœur.

En prononçant ces mots, le docteur de Padoue souleva le bonsoir à lady Bothwell ; il l'éclaira jusqu'au vestibule, où jetant promptement un manteau noir sur ses habits singuliers, et ouvrant la porte, il confia les dames au soin de leur domestique. Ce fut avec difficulté que lady Bothwell transporta sa sœur jusqu'à la voiture, quoiqu'elle ne fût qu'à vingt pas. Lorsque ces deux arrivèrent chez elles, on fut obligé d'envoyer chercher un médecin pour lady Forester ; celui de la famille arriva, et secoua la tête en tâtant le rouls de la malade.

—Les nerfs de lady Forester, dit-il, ont éprouvé un choc violent : il faut que je sache quelle en est la cause.

Lady Bothwell avoua qu'elles avaient rendu visite à l'enchanteur, et que lady Forester avait reçu de mauvaises nouvelles de son mari, sir Philippe.

—Ce coquin d'empirique fera ma fortune s'il reste à Edimbourg, dit le gradué : voilà la septième attaque nerveuse, causée par terreur, qu'il me donne à guérir.

Il examina ensuite les gouttes que lady Bothwell avait apportées sans y faire attention ; il les goûta, assura qu'elles convenaient parfaitement à la maladie de lady Forester, et qu'elles épargneraient une course chez le pharmacien. Le docteur garda quelques instants le silence, et regardant lady Bothwell d'une manière expressive, il dit enfin :

—Je suppose que je ne dois rien demander à Votre Seigneurie sur la conduite de ce sorcier italien.

—En vérité, docteur, répondit lady Bothwell, je regarde ce qui s'est passé comme une confidence : et, bien que cet homme puisse être un fripon, puisque nous avons été assez sottes pour le consulter, nous devons être assez honnêtes pour lui garder le secret.

—Puisse être un fripon ! Bien ! dit le docteur ; je suis enchanté d'entendre Votre Seigneurie convenir de cette possibilité à l'égard de quelqu'un qui vient d'Italie.

—Ce qui vient d'Italie peut-être aussi bon que ce qui arrive de Hanovre, docteur ; mais nous devons rester amis, et pour cela nous ne parlerons pas de Whigs et de Torys.

—Certainement, dit le docteur en recevant ses honoraires et prenant son chapeau, un carolus me convient aussi bien qu'un guillaume. Mais je désirerais savoir pourquoi la vieille lady Saint-Ringan et toute la société se fatiguent les poumons à vanter ce charlatan étranger ?

—Eh, bon Dieu ! vous feriez mieux de l'appeler tout d'un coup jésuite !

Lady Bothwell et le docteur se quittèrent froidement, et la pauvre malade, dont les nerfs avaient éprouvé d'abord la plus violente agitation, se calma peu à peu. Elle essaya de combattre les terreurs superstitieuses qui s'étaient emparées d'elle ; mais l'affreuse vérité, arrivant de Hollande, réalisa ses plus fatales craintes.

Ces nouvelles furent envoyées par le célèbre comte de Stair. Elles apprenaient qu'un duel avait eu lieu entre sir Philippe Forester et le frère de sa femme, le major Falconer, de l'armée anglo-hollandaise, dans lequel ce dernier avait été tué. La cause de cette querelle rendant cet accident plus affreux encore. On supposait que sir Philippe avait quitté subitement l'armée, en conséquence d'une dette considérable qu'il avait contractée au jeu, et qu'il lui était impossible de payer. Il avait changé de nom, et s'était réfugié à Rotterdam, où il était parvenu à se concilier les bonnes grâces d'un ancien et riche bourgmestre, et par les avantages de sa personne et ses manières distinguées, il avait captivé l'affection de sa fille unique, très jeune personne d'une grande beauté, et l'héritière d'une fortune considérable. Enchanté des dons séduisants de celui qui se proposait pour son gendre, le riche marchand, qui avait une trop haute opinion du caractère anglais pour prendre quelques informations, depuis son consentement au mariage. La cérémonie était sur le pont d'être célébrée dans la principale église de la ville lorsqu'elle fut interrompue par une singulière circonstance.

Le major Falconer ayant été envoyé à Rotterdam pour chercher une partie de la brigade des auxiliaires écossais, qui étaient en quartiers dans cette ville, un homme d'un rang distingué, qu'il avait connu antérieurement, lui proposa, comme partie de plaisir, de se rendre à la principale église pour voir le mariage d'un de ses compatriotes avec la fille d'un riche bourgmestre. Le major Falconer se rendit donc dans cette église, accompagné du Hollandais, avec quelques amis et plusieurs officiers de la brigade écossaise. On peut comprendre quel fut son étonnement lorsqu'il vit son propre beau-frère conduisant à l'autel la belle et innocente fiancée qu'il allait tromper indignement. Il proclama, sur le lieu, la perfidie de sir Philippe, et la cérémonie fut par conséquent interrompue. Mais contre l'opinion des gens sages, qui pensaient que sir Philippe était à jamais chassé de la classe des gens d'honneur, le major Falconer accepta le cartel que son beau-frère lui envoya, et, dans le combat qui s'ensuivit, il reçut un coup mortel. Telles sont les voies mystérieuses de la Providence Lady Forester ne put se rétablir du chagrin que lui causèrent ces nouvelles.

—Et cette scène tragique ; demandai-je à la tante Marguerite, eut-elle lieu exactement à la même époque que l'apparition dans le miroir ?

—Il est fâcheux que je sois obligée de discréditer moi-même mon histoire, répondit ma tante ; mais, pour dire la vérité, elle eut lieu quelques jours plus tôt que l'apparition.

—Ainsi l'on peut supposer que par quelque communication prompte et secrète, l'adepte avait reçu la nouvelle de cet événement ?

—Les incrédules le pensent.

—Que devint l'empirique ?

—Peu de temps après on reçut l'ordre de l'arrêter pour crime de haute trahison, comme agent du chevalier de Saint-George, et lady Bothwell, se rappelant les insinuations qui avaient échappé au docteur, ami zélé de la ligne protestante, se souvint aussi que l'adepte était particulièrement prôné parmi les vieilles matrones qui partageaient avec elle la même opinion politique. Il paraît probable que des intelligences sur le continent, qui pouvaient aisément être transmises par quelque agent actif et puissant, lui donnaient les moyens de préparer des scènes de fantasmagorie, comme celle dont lady Bothwell avait été témoin. Cependant il était si difficile de donner une explication naturelle de la chose, que jusqu'au moment de sa mort lady Bothwell conserva des doutes à ce sujet, et souvent elle était tentée de coupée le nœud gordien en admettant la possibilité d'un pouvoir surnaturel.

—Mais, ma chère tante, que devint cet homme habile ?

—Oh ! c'était un trop adroit devin pour ne point être capable de prévoir que sa propre destinée deviendrait tragique s'il attendait l'arrivée de l'homme qui portait un levier d'argent sur sa manche. Il prit prudemment la fuite, et l'on ne sut ce qu'il était devenu. On s'occupa beaucoup, pendant un moment, de lettres et de papiers trouvés dans sa maison ; mais ce bruit tomba peu à peu, et bientôt on ne parla pas plus du docteur Battista Damiotti, que de Galien ou d'Hippocrate.

—Et sir Philippe Forester disparut-il aussi sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu ?

—Non, reprit ma complaisante narratrice. On en parla une fois encore, et ce fut dans une occasion remarquable. On a dit que nous autres Écossais, lorsqu'il existait une nation qui portait ce nom, nous avions parmi nos vertus nombreuses quelques petits grains de vices. On nous accuse, en particulier, d'oublier rarement et de ne jamais pardonner les injures que nous avons reçues ; on dit aussi que nous faisons un dieu de notre ressentiment, comme la pauvre lady Constance se fit un dieu de son chagrin ; et, suivant Burns, que nous avons l'habitude de "caresser notre colère afin de lui conserver sa chaleur." Lady Bothwell partageait ces sentiments, et rien au monde, excepté la restauration des Stuarts, ne lui eût paru aussi délicieux qu'une occasion de ce venger de sir Philippe Forester, qui l'avait privée en même temps d'une sœur et d'un frère. Mais pendant un grand nombre d'années on n'entendit en aucune façon parler de lui.

Enfin, à une assemblée dans le carnaval où se fronvait ce qu'il y avait de mieux à Edimbourg, et dans laquelle lady Bothwell avait un siège parmi les dames *patronnesses*, on vint l'avertir tout bas qu'un monsieur désirait lui parler en particulier.

—En particulier, et dans une assemblée ! il faut qu'il soit fou. Dites-lui de passer chez moi demain matin.

—Je le lui ai déjà dit, Milady, répondit le messager ; mais il m'a prié de vous remettre ce papier.

Lady Bothwell ouvrit un papier qui était ployé et cacheté d'une manière singulière. Il ne contenait que ces mots : *Sur des affaires de vie et de mort*, écrits par une main inconnue. Tout à coup il lui vint dans la pensée que ce billet pouvait concerner la sûreté politique de quelques-uns de ses amis ; elle suivit donc le messager dans un petit appartement où les rafraîchissements étaient préparés, et d'où la société en général était exclue. Elle trouva un vieillard qui, à son approche, se leva et salua profondément. Son aspect annonçait une santé délabrée, et ses vêtements, quoique scrupuleusement d'accord avec l'étiquette d'un bal, étaient usés et fanés, et beaucoup

Jack Fish Lake, Juillet 16, 1900.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LIMITED.

MESSIEURS, — Veuillez m'expédier des Bouteilles de "Stanton's Pain Relief" pour le montant ci-inclus. Vous m'en avez envoyé 12 bouteilles il y a quelque temps, et je penso que cette médecine mérite beaucoup plus d'éloges que vous n'en faites. Elle vaut son pesant d'or, et je ne voudrais pas rester sans en avoir dans la maison. J'ai vendu plus que la moitié du premier lot, que vous avez envoyé, à mon voisin.

Je demeure votre obéissante servante,

MADAME JULES GAGNÉ,

Jack Fish Lake, N.W.T.

trop large pour un corps d'une maigreur extrême. Lady Bothwell fut au moment de chercher sa bourse, espérant se débarrasser de cet importun au prix de quelque argent ; mais la crainte de se méprendre sur les intentions de cet homme l'arrêta, et elle lui laissa le temps de s'expliquer.

—J'ai, dit l'inconnu, l'honneur de parler à lady Bothwell ?

—Je suis en effet lady Bothwell, monsieur, mais permettez-moi de vous dire que ce n'est ni le temps ni le lieu convenables pour une longue conversation. Que désirez-vous de moi ?

—Votre Seigneurie avait une sœur ?

—Cela est vrai, et je l'aimais de toute mon âme.

—Et un frère ?

—Le plus brave, le meilleur et le plus affectionné des frères.

—Vous perdistes ces parents bien-aimés par la faute d'un homme infortuné ?

—Par le crime de l'homme le plus vil, par la main d'un assassin.

—Vous avez répondu à ce que je désirais savoir, dit le vieillard en saluant, comme s'il désirait se retirer.

—Arrêtez, je vous l'ordonne, s'écria lady Bothwell ; qui êtes-vous, vous, qui dans un tel lieu venez rappeler à ma mémoire de si horribles souvenirs ? Qui êtes-vous ? Je veux le savoir.

—Je suis un homme qui ne veut point de mal à lady Bothwell, mais, au contraire, qui vient lui offrir les moyens d'accomplir un acte de charité chrétienne dont le monde s'étonnerait, et dont le ciel donnerait la récompense. Mais je ne la trouve point préparée à faire le sacrifice que j'avais l'intention de lui demander.

—Parlez clairement, monsieur ; que voulez-vous dire ?

—Le misérable qui vous a si profondément offensé est maintenant sur son lit de mort. Ses jours ont été des jours de misère ; ses nuits des heures d'angoisses sans repos. Il ne peut mourir sans votre pardon. Sa vie fut une pénitence continue ; cependant il ne peut pas déposer le fardeau de ses peines tandis que vos malédictions pèsent sur son âme.

—Dites-lui, répondit lady Bothwell d'un air sombre, d'implorer le pardon du Dieu qu'il a si grandement offensé, et non celui d'une mortelle comme moi ; mon pardon lui est inutile.

—Non, dit le vieillard ; ce serait une garantie de celui qu'alors il se hasarderait à demander à son Créateur et à sa femme, qui est dans le ciel. Souvenez-vous, lady Bothwell, qu'un jour aussi vous vous trouverez sur votre lit de mort ; votre âme, comme celle des autres mortels, ira tremblante d'effroi devant le trône d'où émanent les jugements de Dieu. Que fera-t-elle alors de cette pensée : "Je n'ai point accordé de grâce, et je ne dois point en espérer ?"

—Homme, qui que tu sois, reprit lady Bothwell, ne me presse pas aussi cruellement. Ce serait un blasphème d'hypocrisie de faire prononcer à mes lèvres un pardon qui est démenti par des battements de mon cœur : ce pardon ferait ouvrir la terre, et l'on verrait sortir du tombeau le pâle fantôme de ma sœur et le spectre sanglant de mon frère. Que je pardonne ? jamais ! jamais !

—Grand Dieu ! s'écria le vieillard en joignant les mains, est-ce ainsi que les vœux que tu as tirés de la poussière obéissent à tes commandements ? — Femme orgueilleuse et vindicative, vante toi d'avoir ajouté aux tourments d'un homme qui meurt de misère et de chagrin, les angoisses du désespoir religieux ; mais n'insulte jamais au ciel en implorant pour toi un pardon que tu as refusé d'accorder.

Le vieillard allait quitter lady Bothwell.

—Arrête, s'écria-t-elle, je vais essayer, oui, je vais essayer de lui pardonner.

—Gracieuse dame, répondit le vieillard, soulagez l'âme accablée qui craignait d'abandonner sa dépouille mortelle avant d'être en paix avec vous. Que sais-je ? votre pardon conservera peut-être pour la pénitence les restes d'une misérable vie.

—Ah ! dit lady Bothwell, éclairée par une pensée soudaine, c'est le misérable lui-même ! et saisissant par le collet sir Philippe Forester, car c'était lui en effet, elle s'écria :

—Au meurtre ! au meurtre ! arrêtez le meurtrier !

A cette exclamation si singulière dans un tel lieu, toute la société se précipita dans l'appartement ; mais sir Philippe Forester n'y était plus. Il avait employé toute sa force pour se dégager des mains de lady Bothwell, et s'était sauvé de l'appartement, qui s'ouvrait sur le palier de l'escalier. Il était difficile de s'évader de ce côté, car il y avait plusieurs personnes qui montaient ou qui descendaient. Le malheureux était désespéré. Il se jeta par-dessus la balustrade ; il tomba sain et sauf dans le vestibule, malgré une chute de quinze pieds au moins ; alors il se précipita dans la rue, et se perdit dans les ténèbres. Quelques membres de la famille de Bothwell le poursuivirent, et si l'on avait pu atteindre le fugitif, il eût été immolé, car à cette époque, le sang qui coulait dans les veines des hommes était un sang bouillant. Mais la police n'intervint pas dans cet affaire, dont la procédure criminelle avait eu lieu depuis longtemps, et dans un pays étranger. On a toujours supposé que cette scène extraordinaire était une expérience hypocrite par laquelle sir Philippe désirait s'assurer s'il pouvait retourner dans sa patrie sans craindre le ressentiment d'une famille qu'il avait si profondément offensée. Le résultat de cette expérience ayant été si contraire à ses désirs, on croit qu'il retourna sur le continent et qu'il mourut dans l'exil.

Ainsi se termina l'histoire du miroir mystérieux

FIN.

Notre prochain feuilleton aura pour titre :

## Le Capitaine Rognard

*C'est le récit très humoristique d'aventures militaires, écrit de main de maître par quelqu'un qui s'est fait une spécialité de ce genre devenu si populaire en France.*

### A nos Souscripteurs et Amis

Tous ceux qui désirent des renseignements sur n'importe quel sujet : Commercial, Professionnel, intéressant la Famille, le Sport et les Amusements, la Médecine Vétérinaire, etc., etc., recevront une réponse en joignant un timbre de 2 cents à leur question. Adressez :

A L'ÉDITEUR

de "L'AMI DU LECTEUR",  
Montréal.

### AU CABARET

Pitanchard et Mouillebec échangent des confidences le verre en main.

—Oui, mon vieux, c'est comme ça, ma femme a la prétention de me mener à la baguette.

—Qu'est-ce qu'elle fait, ta femme ?

—Elle est cardeuse.

—Eh bien... mate-là !

### LE NOTAIRE DANS LA PURÉE

—Dire que j'ai des dossiers pleins mes cartons et que je n'en ai pas à mes chaises...

### TIRAILLEMENTS D'ESTOMAC

La pauvreté et l'impureté du sang amènent des désordres graves dans les organes de la digestion et dans les sucs gastriques, de là, tiraillements douloureux de l'estomac et perte d'appétit. Pour ramener l'estomac à son état normal, employez le traitement par les **Pilules de Longue Vie** du **Chimiste Bonard**.

## Belle Chose que le Toupet

On a beau dire, le toupet est une belle chose, sinon sur la tête où l'on n'en porte plus, du moins pour obtenir ce qu'on désire, ce qui est toujours de mode. Etant donné, par exemple, qu'on désire faire un excellent déjeuner dans un excellent restaurant, sans avoir le premier sou pour solder l'addition du menu, on peut défier le plus habile en l'art de résoudre les problèmes, il ne se retirera pas de celui-là, tandis qu'un homme à toupet n'aura qu'à commander d'une certaine façon. Savoir commander, tout est là quand on veut être obéi, et même au restaurant, une mise en rapport avec le ton impératif, n'est pas rigoureusement nécessaire. Le déjeuner assis sur le banc de la police correctionnelle en est la preuve, et en voyant ses habits de coupe et de goût parfaits, il y a cinq ou six ans peut-être, mais qui ont gagné depuis longtemps leur mise à la retraite, on se demande ce qui a pu inspirer confiance au restaurateur qui lui a servi un déjeuner de 18 francs 75 centimes.

Mais que voulez-vous ! le client entre la tête haute, choisit la plus belle place, accroche majestueusement à une patère un chapeau bossué et rongi par l'âge et les infirmités, appelle le garçon d'un ton d'autorité, lui commande du beurre... très frais, des radis... très frais, des crevettes... très fraîches, des œufs brouillés aux truffes, un poulet froid sauce mayonnaise, un verre de madère, une bouteille de bordeaux... il verra après. Après, on lui sert le fromage, le café, les liqueurs, les cigares ; total comme il est dit ci-dessus.

Ce sybarite, nommé Horace Darvillon, est un grand gaillard de quarante-six ans. Des renseignements joints au dossier, résulte qu'il a mangé 25,000 francs de rente dans quelques années et a conservé des goûts cause de sa ruine ; aujourd'hui il ne peut plus les satisfaire qu'aux dépens de ses fournisseurs ou des prêteurs, ou s'il s'agit de dîner qu'en se faisant inviter à l'aide de moyens ingénieux, mais qui ne sont pas à la portée du premier venu, car ils exigent de la blague et de l'esprit.

Le restaurateur dupé, debout à la barre des témoins, est un petit chauve, inerte, à la voix faible et qui a l'air fort timide. A cette question de M. le président de dire ce qui, dans le prévenu, a pu lui inspirer assez de confiance pour lui servir le déjeuner que l'on sait, il se laisse, — suivant une locution vulgaire, — arracher les paroles du ventre, pour expliquer l'attitude et l'air arrogant du prévenu, ci-dessus formulés, et faire payer son déjeuner par un musicien affligé d'une bosse, déjeunant à la table voisine de la sienne.

LE PRÉVENU.—Moi ?... Mais, ma petite momie, vous n'avez pas plus vu cela que je ne vous vois de cheveux sur la tête. *(Rires dans l'auditoire.)*

M. LE PRÉSIDENT.—Oh ! tâchez d'avoir une autre attitude ; l'audace ne vous réussira pas, ici.

LE RESTAURATEUR.—Si, si, vous avez cherché d'abord à vous mettre bien avec lui, en le faisant rire avec un tas d'histoires...

LE PRÉVENU.—Les bossus sont renommés pour leur rire qui est de nature chez eux, sans qu'il soit...

M. LE PRÉSIDENT.—Je vous engage à vous taire.

LE RESTAURATEUR.—Voyant que ça ne prenait pas, monsieur lui a cherché querelle en lui disant de prendre garde de

ne pas avaler sa fourchette, parce qu'il rendrait un tire-bouchon *(nouveaux rires)*, le bossu s'est fâché, alors Monsieur lui a offert une réparation par les armes, le pauvre homme était tout tremblant, ce que voyant, Monsieur lui a dit : allons, payez mon déjeuner et n'en parlons plus.

LE PRÉVENU.—Pardou, pardon cher monsieur, le fond est vrai, mais vous ne montrez pas les choses dans leur cadre ; c'est comme si vous serviez à vos clients du champagne dans une saucière ou du madère dans un pot à confiture...

*(Ici le prévenu s'anime.)*

M. LE PRÉSIDENT.—Oh ! ne cherchez pas à effrayer le témoin.

LE PRÉVENU.—C'est la protestation qui déborde sur mes traits, simple expression de visage ; un homme a plus de physiologie qu'une tête de canne, il me semble.

M. LE PRÉSIDENT *(au témoin)*.—Enfin, il n'avait pas d'argent ?

LE RESTAURATEUR.—Il a fait semblant de se fouiller, puis a retourné une poche où il y avait un tron et a prétendu que son argent était tombé par là.

LE PRÉVENU.—Pardou, j'ai dit que j'avais perdu mon portemonnaie, et je ne me suis pas fouillé, ayant l'habitude de ne jamais mettre d'argent dans mes goussets : j'ai un portemonnaie ou je n'en ai pas.

Et au milieu du rire de l'auditoire, le tribunal condamne à un mois de prison notre viveur qui, d'ailleurs, paraît flatté de l'effet qu'il a produit sur la galerie.

JULES MOINAUX.

## CES BONNES MÈRES

Un enfant, très douillet, a un bobo. On appelle le médecin. Celui-ci, en toute hâte, envoie un domestique chercher certaine drogue.

—Y a-t-il du danger ? demande la mère avec anxiété.

—Oui, et si le domestique ne se dépêche pas assez, il se pourrait que le remède devienne inutile.

La mère est au comble de l'effroi.

—Oui, sans doute, continue le médecin, car le mal serait certainement guéri.

## AMÉNITÉ

A.—Je n'ajouterai rien, monsieur ; je ne me dispute jamais avec les imbéciles !

B.—Non, vous êtes toujours d'accord avec eux !

## ERREUR EXCUSABLE



—C'est entendu, nous allons obvier à cela, madame.  
—Vous pourriez bien dire mademoiselle.

B. E. MCGALE

Montréal, 21 mars 1883.

Cher Monsieur,

Nous avons fait usage de votre SPRUCINE dans notre Couvent ces quatre ou cinq dernières années, et nous pouvons consciencieusement la recommander comme un bon remède pour la toux, le rhume et les affections des bronches.

J'en ai envoyé à notre Maison Mère où l'on s'en sert maintenant, et là aussi on est entièrement satisfait.

L'usage de la SPRUCINE devrait être répandu partout, car il est certain que ce remède est bien tel que vous le prétendez.

La Supérieure de l'Académie Ste-Anne.

## FERME TA MALLE !

Un marchand de chansons débite sa marchandise. Près de lui un jeune homme aveugle écrase de ses maigres doigts les touches d'un orgue portatif.

LE MARCHAND

Demandez le répertoire moderne ! les récents succès de café-concert ! *L'Hirondelle de France* : *Mon cœur ouvre ton aile* ; *Les yeux noirs de mon andalouse* ; *Ça m'répugne de voir ces choses-là* ; *Descends donc de ton cheval* ; *Salut au printemps* ; *Mon plumet de dimanche* ! Qu'en veut ? Qu'en demande ? Qu'en désire ? On les vent deux sous !

(Nombreuses demandes.)

*Les yeux noirs de mon andalouse* ? Moins noirs que les vôtres, mon p'tit chat. Deux sous, s'il vous plaît. Merci bien ! Dieu bénisse la main qui m'étreint. Le commerce, y a du bon !... Et maintenant, attention ! nous allons chanter : *Dors en paix* ! la dernière création de Mlle Yvette Guilbert, au concert de l'Eldorado... Musique, Monsieur Honoré !

(Il monte sur un petit banc. L'aveugle touche l'orgue, qui se répand en gémissements mélancoliques.)

*Premier couplet.*

(Il chante)

Dans son berceau de fine mousseline,  
Un jeune enfant d'environ quelques mois,  
Sous le regard de sa mère mutine,  
Dormait ainsi qu'il faisait quelquefois.  
Il souriait, car dans un rêve étrange  
Il distinguait un drapeau déployé !...  
" Ah ! dit la mère à son cher petit ange .

(A un garçon boucher qui demeure insensible aux charmes de la poésie et s'obstine à répéter gravement : " Ferme ta malle ! Ferme donc ta malle ! ")

Tâche à te payer mon siphon, toi ! J'vas aller te peser ton veau, tu vas voir si ça va traîner.

LE BOUCHER

Ferme donc ta malle !

LE MARCHAND

... pièce de proparien !... barbouillé... avec la saleté de bidoche !... peux pas ficher la paix aux personnes, c'animal-là ? (Geste éccœuré ; puis) :

Musique, Monsieur Honoré.

(Il reprend) :

Dors, mon enfant, dors sans te réveiller,

*Refrain*

Dors en paix, dors mon doux être,  
Ton sommeil ingénu  
Bientôt... demain peut-être,  
Le moment du réveil pour tous sera venu.

On la vend deux sous ! *Dors en paix* ! paroles et musique de Mouillepiéd, le dernier grand succès de Mlle Yvette Guilbert. Voilà, Mademoiselle ! avec mon cœur... Nom de Nom, les gosses, voulez-vous reculer un peu ? Dors en paix ! gendarme ? Voilà ! c'est deux sous, mon ami. Qui en veut ? Qui appelle ? Ne parlez pas tous à la fois !...

(Il remonte sur son petit banc)

(Reprise de gémissements lugubres sous les maigres doigts de l'organiste.)

*Deuxième couplet*

Mais le bébé dont un rêve morose  
Semblait troubler le sommeil enfantin,  
Pâlit soudain et sa lèvre de rose

Dit : " C'est par eux que je suis orphelin !  
" Voilà vingt ans qu'ils ont tué mon père :  
" Je veux venger son cadavre béni... "  
En se perchant...

*Pardon !...*

En se penchant sur le berceau, la mère,  
Les yeux en pleurs, à l'enfant répondit...

(Au boucher, qui insiste et répète sans se lasser : Ferme ta malle ! Ferme ta malle ! ) :

Ferme-là donc toi-même, ta malle ! Tu vois donc pas que ça sent le poisson ? boug' de rien du tout ! traîne ta viande ! A la Poubelle ! A la Poubelle !...

LE BOUCHER

Ferme ta malle !

LE MARCHAND

Tu répètes toujours la même chose. Ah ! Et puis tu me fais déballer. Au refrain, Monsieur Honoré.

Dors en paix, mon doux être,  
Ton sommeil ingénu,  
Bientôt... demain peut-être,  
Le moment du réveil pour tous sera venu.

*Troisième couplet*

(Il chante).

Trois mois après, au bord de la couchette  
Où le bébé dormait toujours,  
La pauvre mère, affligée et muette,  
Cédait au poids de ses destins trop courts.  
Et tout à coup, de sa lèvre mourante,  
Baisant le front qui rougit de plaisir,  
Elle gémit d'une voix expirante  
Ces mots perdus dans un dernier soupir...

(Au boucher, qui ne se décourage pas et répète : " Ferme donc ta malle ! " avec un entêtement exaspérant) :

Veut-tu parier, à présent, que je te fous mon pied quelque part !... Hein ! Veux-tu parier avec moi ?

(Marche menaçante vers le boucher, qui bat, intimidé, une retraite hâtive. Accalmie brusque.)

Musique ! Monsieur Honoré.

Dors en paix, mon doux être,  
Sous mon œil qui s'éteint,  
Dors en paix, car peut-être  
Le moment du réveil sera demain matin.

On la vend deux sous !

GEORGES COURTELINE.

### L'EPIDERMES DU POÈTE

*Boc.*—Je crois que votre ami le poète s'est frossé d'une remarque que vous avez faite l'autre soir.

*Toc.*—Qu'ai je donc pu dire ?

*Boc.* Vous avez dit qu'il n'y avait jamais eu qu'un seul Victor Hugo.

### L'ORDONNANCE

*Le médecin.*—Ça n'est pas bien grave, vous avez besoin de prendre un peu d'exercice chaque jour.

*Le malade.*—Mais, docteur, c'est que j'ai été dix ans facteur !

15 C

## Guérissent CORS et VERRUES

Le seul remède sûr, rapide et efficace pour Cors et Verrues. Ni douleur, ni marque. Envoyé franco sur réception du prix. Adressez



B. E. McGALE, MONTREAL.

## Un Diner d'Amis

L'avant-dernier mercredi, les Crémuseau dinaient chez les Bocalson. On leur avait affirmé que ce serait sans aucune cérémonie, — entre amis, — et en arrivant, ils ont trouvé quinze personnes en grande toilette. Jugez de leur fureur !

D'abord, en entrant, Crémuseau s'est vu accrocher le bras par Bocalson, qui le trimbalait de l'un à l'autre en disant :

— *Un vieil ami, Messieurs !* comme pour faire comprendre à toute la société que, sans ce titre recommandable, il n'aurait jamais consenti à recevoir à sa table un individu si mal ficelé.

Enfin Crémuseau a été vexé tout le temps, lui, sa femme et son héritier, le jeune César.

Mais Crémuseau ne laisse pas volontiers cracher dans sa soupe ; c'est un homme qui n'aime pas à être tourné en ridicule ; il veut se venger, il se vengera.

Lundi, c'était à l'heure du déjeuner :

— Dis donc, Arthémise, que pourrions-nous donc bien trouver pour aplatis un peu les Bocalson ?

— J'y ai déjà songé mon ami, et je pense que nous n'avons qu'une chose à faire : les inviter à notre tour à dîner prochainement.

— Crois-tu qu'il m'a assez ridiculisé avec son : "*Il y a une petite place !*" Et elle, quand elle disait d'un air doux et tendre, en montrant notre petit César : "*Pauvre petit, il a l'air tout étonné !*"

— Oh ! je n'ai jamais pu sentir cette femme-là !

— Tout simplement pour dire aux autres : "*Il n'a jamais mangé d'aussi bonne fricassée chez son père.*"

— Et lui qui se tuait de dire, en parlant de moi, comme pour faire soi-disant mon éloge : "*Oui, oui, tu as du mérite, tu t'éreintes à travailler*", etc.

Un peu plus, il m'aurait demandé si je voulais faire la quête dans mon chapeau.

— Et ce gros à l'air commun, qu'ils appelaient tout le temps : Mossieu le comte ! Ils en avaient plein la bouche : Oui, mossieu le comte ! Certainement, mossieu le comte ! ..

— Un comte comme moi.

— Parbleu !

— Et ce vieux décoré, qui avait l'air bête et qui faisait des cuirs.

— Quelque vieux tambour de la garde nationale !

— Ou un mouchard !

— Encore.

— Et elle, se rengorgeait-elle ? Était-elle assez attifée ?

— C'en était indécemment.

— Moi, je l'ai toujours dit : Elle est vicieuse comme... et je crois qu'elle prise... Enfin, tu disais donc de les inviter ?

— Oui, mais il faut leur donner un dîner qui les fasse enrager, leur faire manger des choses étonnantes, et qu'ils ne sachent comment s'y prendre.

— Ça y est.

\* \* \*

Jeudi donc, les Bocalson invités à dîner, arrivent au milieu de gens couverts d'uniformes étrangers, de décorations, de grands cordons, et reste la bouche béante.

— Ça va les faire bisquer, se disait Crémuseau en se frottant les mains ; puis il allait de l'un de l'autre :

— Eh bien ? monsieur le commandeur ?

— Plaît-il, monsieur le maréchal ?

— Qu'y a-t-il, prince ?

Seulement, parmi les princes, il y en avait un qui regardait toujours le mur. Depuis l'arrivée de Bocalson, on aurait même pu remarquer qu'il avançait constamment du côté de la porte ; mais Crémuseau n'y voyait rien.

Les *princes* étaient, comme on a déjà dû le supposer, des bons hommes loués pour la circonstance, et qui avaient tous fait de mauvaises affaires, l'un dans le parapluie, l'autre dans la serrurerie, etc.

Cependant Sophie annonce le dîner, on passe dans la salle à manger.

— Il m'en manque un ! .. s'écrie Arthémise, qui ne se trouve plus que cinq décorés sur six, et qui, dans la joie de la vengeance oublie d'être prudente.

Le sixième *prince* était caché dans la cuisine, et voulait absolument dîner sur le fourneau.

— Monsieur, lui disait Crémuseau, nous vous avons loué jusqu'à onze heures...

— Possible, mais je préfère vous rendre votre argent.

— Prince, vous n'êtes qu'une canaille ; vous allez venir, j'ai payé, et je veux vous avoir avec les autres.

On se chicane, Crémuseau veut entraîner le *prince*, le *prince* lui allonge un soufflet, cris, tumulte, bris de vaisselle, etc.

Bocalson, attiré par le bruit, accourt aussitôt : qui reconnaît-il dans le *prince* — gouverneur des îles Kakatoiki ? — l'ancien valet de pied de son oncle, qu'il avait fait pincer pour soustraction de valeurs au porteur.

Tableau !

MORALE

Ne soyez jamais orgueilleux.

CHARLES LEROY.

### SIMPLE QUESTION

Est-ce qu'on peut dire que quelqu'un qui mange des dattes consomme le temps ?

### EN QUÊTE D'UNE CHAMBRE

*Le chercheur.* — Au sixième, c'est trop haut.

*Le propriétaire.* — Je ferai observer à monsieur que la maison est vieille et se tasse tous les jours, alors avec le temps...

### CES BONNES AMIES

*Mlle Vieillot.* — J'ai tourné le dos à cet impertinent.

*Mlle Belle.* — Oui, il me disait ce matin combien vous avez été bonne pour lui.

### ATTAQUE NOCTURNE

*Les détresseurs.* — Canaille de bourgeois, ton argent !

*La victime.* — Mais, mes amis, je suis socialiste...

*Les détresseurs.* — Raison de plus, tu n'as rien à toi !

### L'INVERSE

*Fabien.* — Quoi, cher ami, vous fumez dans votre chambre à coucher ?

*Damien.* — Mais, non ; je couche dans ma chambre à fumer.

### COMPTE À COMPTE

Un monsieur, vérifiant la note de son médecin, se déclare prêt à les payer médicaments ; quant aux visites, il les rendra.

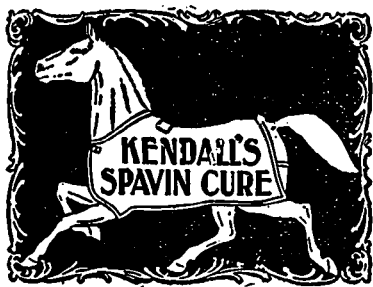
# L'Asthme

Envoyez votre adresse afin de recevoir GRATUITEMENT et franco un paquet-échantillon de la Poudre Anti-Asthmatique du Dr Coderre. Si vous êtes souffrant, essayez ce remède et vous serez soulagé. Adressez :

# Bronchite

THE WINGATE CHEMICAL CO. (Limited) Montreal.

## Pas de conjectures Sur les Résultats..



Cet homme sait ce qu'il fait et comment il l'a fait. Des attestations comme la suivante sont une preuve suffisante de ses mérites.

Oshawa, 22 février 1898.

Chers messieurs. — Veuillez m'envoyer un de vos traités sur le cheval ; votre nouveau livre tel qu'annoncé en anglais sur l'enveloppe de la bouteille. J'ai guéri deux Eparvins et une Courbe avec deux bouteilles de votre remède pour les Eparvins de Kendall, et ce, en quatre semaines.

FRANK JUBERIEN

Prix, \$1 ; 6 pour \$5. Comme liniment à l'usage des familles, il n'a pas d'égal. Demandez à votre pharmacien le remède pour les Eparvins de Kendall et aussi "un traité sur le cheval", livre gratuit, ou adressez-vous à

Dr J. B. Kendall, Enosburg Falls, Vt.

### IL FAUT EN FINIR

*Le papa.*—Isabelle, si Georges te demande en mariage à sa isite de ce soir, dis-lui qu'il aura à me voir.

*Isabelle (rougissante).*—Oui papa.

*Le papa.*—Et s'il ne te demande pas, dis lui que j'aurai à le voir.

### PEU DE CHANGEMENT

*Bonard.*—Tiens, notre confrère le romancier Delapanne ! Paraît qu'il a mangé toute sa fortune et qu'il est dans une dèche noire.

*Chamard.*—Bah ! ça ne le change guère. Quand il était riche c'était un pauvre auteur ; aujourd'hui c'est un auteur pauvre, voilà tout.

## SACHETS... PARFUMÉS

"L'AMI DU LECTEUR" pendant un an et un JOLI SACHET PARFUMÉ (parfums select) d'une durée garantie pour deux ans. Adressez :

"L'Ami du Lecteur",

MONTREAL.

Envoyez-nous  
35 cents en  
Argent ou en  
Timbres et  
nous vous en-  
verrons . . . .

## R·I·P·A·N·S TABULES

### Les Médecins les

### Trouvent

### Une Excellente

### Prescription

### Pour l'humanité.

ON DEMANDE :— Un cas de mauvaise santé que les R·I·P·A·N·S n'amélioreront pas. Elles chassent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulage. Remarquez le mot R·I·P·A·N·S sur le paquet et n'acceptez aucune substitution. Les R·I·P·A·N·S, 10 pour 5 cents, peuvent être trouvés dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille attestations seront envoyés par la poste pour cinq cents à n'importe quelle adresse donnée à la Ripans Chemical Co., 10 Spruce, New-York.

### SA PARTIE

A.—Très bien, mon cher Machin, votre revue en collaboration avec Chose. Entre nous, qu'est-ce qu'il a fait là-dedans ?

B.—Lui ? ... les entr'actes.

### MALADIES DES FEMMES

La plupart des maladies des femmes, pour ne pas dire toutes, ont pour cause l'anémie ou la chlorose, c'est-à-dire l'épuisement ou l'impureté du sang. Rendez au sang sa vigueur et sa pureté par l'emploi des **Pilules de Longue Vie** du **Chimiste Bonard**, et vous supprimerez la cause du mal.

# 10c

Elégantes et dessins attrayants.

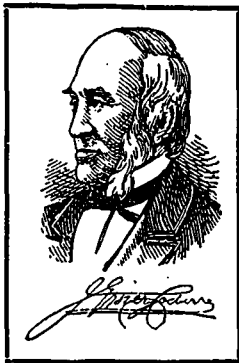
Sur réception de 10c en argent ou en timbres-poste nous vous enverrons franc de port 10 Jolies Cartes de Naissance . . .

"L'Ami du Lecteur",

2 Maple Avenue,

MONTREAL.





# L'Asthme . . .

La saison est arrivée où les personnes souffrant d'AFFECTIONS ASTHMATIQUES ou BRONCHIQUES éprouvent énormément de malaise et sont fréquemment retenues à leurs maisons par les changements soudains dans la température. Un soulagement immédiat peut être apporté à leur état de santé par l'usage de la . . .

## Poudre Anti-Asthmatique

du Dr Coderre

Un échantillon vous en est envoyé gratis. Les CAS CHRONIQUES sont fortement enrayés et le malade peut ressentir un grand soulagement grâce à elle. La surprenante nouvelle que l'ASTHME PEUT ÊTRE GUÉRI

venant d'un homme aussi autorisé que l'était feu le Dr J. Emery Coderre, qui au cours d'une pratique de plus de 50 ans a eu une large expérience et de merveilleux succès dans le traitement des maladies des organes respiratoires, vous prouve que la *Poudre Anti-Asthmatique du Dr Coderre* apporte un soulagement immédiat aux plus violentes attaques d'asthme. Son emploi régulier ne contribue pas seulement à soulager le malade mais rend les attaques moins fréquentes, puis en empêche pour tout de bon le retour.

Dans les cas d'ENROUEMENTS GRAVES, d'OPPRESSIONS BRONCHITQUES et de TOUX OBSTINÉES, cette poudre sera considérée hors de prix. Convaincus que le moyen honnête de vendre un Remède est de laisser ceux qui voudraient l'acheter reconnaître par eux-mêmes ses mérites avant de faire l'achat—à chaque victime de ces maux qui nous enverra son nom et son adresse, nous ferons parvenir gratuitement un paquet-échantillon de la *Poudre Anti-Asthmatique du Dr Coderre*.

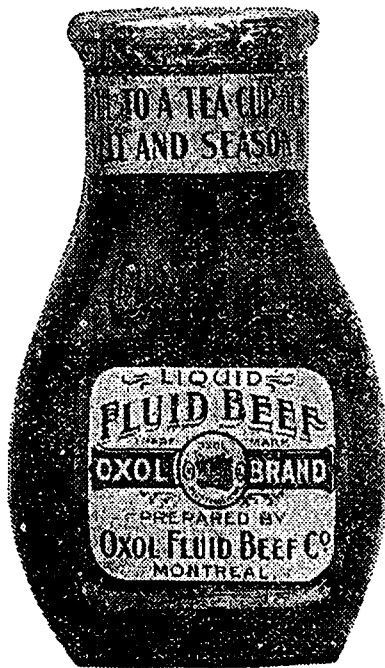
Envoyez votre adresse afin de recevoir gratuitement et franco un paquet-échantillon. Si vous êtes souffrant, ne manquez pas d'essayer ce remède et vous serez soulagé.

Le prix de vente régulier est de 50 cts à \$1.00, selon la grosseur du paquet.

THE WINGATE CHEMICAL CO., Limited,

2 Maple Avenue, Montréal

## Le Thé de Bœuf . . . .



# OXOL

Donne la Force et sustente la Vie.

Une once d'OXOL contient plus de matière nutritive qu'une livre d'Extrait de Bœuf ou que le thé de bœuf fait à la maison . . . . .

PRÉPARÉ PAR LA

OXOL FLUID BEEF CO., Montreal

— A vendre en Gros et en détail par —

**B. E. MCGALE,**

2123 Rue Notre-Dame, - Montréal.

## Restaurateur ... de Robson

Plus de Cheveux gris

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.

PROPRIÉTAIRE

J. T. GAUDET, Pharmacien,  
JOLIETTE, P. Q.

# PIEDS

Tendres, Transpirants, Enflés, Irritables, Cors Mous et Ongles incarnés, immédiatement soulagés par la POUDRE de MCGALE pour les pieds. — Prix 25 cts par boîte. — Un échantillon GRATIS sera envoyé franco en s'adressant

THE WINGATE CHEMICAL CO. (Limited) MONTREAL.

# GRATIS



# Circulaire de Mgr l'Archevêque de Montréal

## Au Clergé de son Diocèse

Archevêché de Montréal,  
Montréal, 2 février 1901.

### Règles pour le Prochain Carême

La grippe sévit actuellement dans notre diocèse plus que dans toutes autres parties de notre province.

Au témoignage des médecins il n'est guère de famille qui n'en soit atteinte. Nos communautés religieuses et nos maisons d'éducation en souffrent et nous ne pouvons en prévoir la fin.

Je crois donc devoir faire, cette année, ce que j'ai fait en 1899, et imiter la bonté de l'Eglise envers ses enfants, en apportant des adoucissements aux rigueurs du carême.

En vertu des pouvoirs conférés aux évêques du monde entier par l'Indult pontifical de 1892, j'établis, pour le carême de cette année, la discipline suivante relativement au jeûne et à l'abstinence.

1° Les seuls jours de jeûne et d'abstinence, pendant la sainte quarantaine, seront les mercredis et vendredis de chaque semaine ainsi que le samedi des quatre-temps et le samedi saint.

2° Tous les autres jours on sera dispensé du jeûne et il sera permis de faire les trois repas en gras. Cette exemption de l'abstinence aux trois repas s'étend même aux personnes qui seront en état de jeûner les jours où le jeûne est maintenu.

Mais ces tempéraments apportés aux règles ordinaires du carême, bien loin d'affaiblir l'obligation de la pénitence pendant ce saint temps, la rendent, au contraire, plus impérieuse pour tout le monde.

Redoublez donc de zèle auprès de vos paroissiens, en chaire et au confessionnal, pour les faire entrer dans l'esprit de l'Eglise qui veut que tout chrétien se prépare aux fêtes de Pâques, par l'imitation plus fervente de leur Sauveur souffrant et crucifié.

Recommandez-leur la prière, la récitation du chapelet en famille, l'assistance à la messe les jours de semaine, l'exercice du chemin de la croix. Insistez sur l'observation plus fidèle du dimanche, la fuite des occasions dangereuses, comme la fréquentation des auberges et des théâtres, l'éloignement des divertissements frivoles. Il faut bien qu'ils compensent par des actes de vertu, de piété et de renoncement, les pénitences dont l'Eglise daigne les dispenser.

L'amour-propre semble parfois fermer les yeux, mais il n'est jamais endormi.

Fondée le 28 Décembre 1876.

# Société des Artisans Canadiens-Français

Membres au 1er novembre 1900.. **15,108**  
Valeur de la société au 1er novembre 1900..... **\$289,164.96**  
Prêts aux fabriques, et dépôts en banques..... **265,000.00**

Payé au 1er octobre 1900 :  
Aux héritiers.. **\$725,990.55**  
Aux malades.. **\$76,225.24** **\$1,102,215.79**  
Assurance au décès..... **\$1,000.00**  
Bénéfices en maladie..... **4.00**  
Par semaine, durant **20** semaines par an.

Bureau Central: 115 rue Saint-François-Xavier, Montréal

Tel. Bell Main 2339.

Boîte 1068 B. P.

Tel. des March. 815.

### Officiers honoraires

AUMONIER GÉNÉRAL..... MGR PAUL BRUCHÈSI, archevêque de Montréal.  
PRÉSIDENT HONORAIRE..... SIR WILFRID LAURIER, premier ministre du Canada.  
AUMONIER..... M. le chanoine A. ARCHAMBAULT.  
VICE-PRÉSIDENT HONORAIRE..... Son Honneur RAYMOND PRÉFONTAINE, M.P., maire de Montréal

### Conseil exécutif

PRÉSIDENT GÉNÉRAL..... JOSEPH THIBEAULT, maître plombier.  
1er VICE-PRÉSIDENT GÉNÉRAL..... ALFRED LAMBERT, manufacturier de chaussures.  
2me VICE-PRÉSIDENT GÉNÉRAL..... L. S. GENDRON, employé civique.  
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL..... A. BOURBONNIÈRE.  
TRÉSORIER GÉNÉRAL..... HENRI ROY.  
1er COMMISSAIRE-ORDONNATEUR.. NAPOLEON DESCHAMPS, négociant.  
2me COMMISSAIRE-ORDONNATEUR. J. H. FOISY.  
DIRECTEURS..... J. V. DESAULNIERS, W. LAMARKE, A. A. GIBEAULT, J. A. LABELLE, LOUIS A. JACQUES.  
CENSEURS..... L. E. MORIN, JR, J. A. DENIGER, CHAS. J. BÉLAND.  
INSPECTEUR-ORGANISATEUR..... NAPOLEON LACHANCE.  
AUDITEURS..... J. A. PORLIER, J. A. MARTIN.  
MÉDECIN EN CHEF..... E. P. LACHAPÈLLE, M.D.  
PROCUREUR..... GUSTAVE LAMOTHE, avocat.  
NOTAIRE..... PHILEAS MAINVILLE, N.P.

### Succursales — Canada

<b>MONTRÉAL</b>	Immaculée-Conception	St-Romuald	St-Anne des Plaines
<i>Bureau Central</i>	St-Edouard	St-Jérôme	St-Aimé
	<b>QUÉBEC</b>	St-Jean des Chaillons	St-Eustache
St-Brigide	Lévis	Lachine	Sault-au-Récollet
St-Enfant Jésus	Québec	St-Paul l'Ermité	Actonvale
St-Charles	St-Hyacinthe	Joliette	Wotton
Sacré-Cœur	Trois-Rivières	Terrebonne	St-Charles Bellechasse
St-Henri	St-Jean	St-Martine	Fraserville
St-Louis de France	Sorel	St-Jacques l'Achigan	La Patrie
St-Vincent de Paul	Farnham	St-Lin	St-Marie de Beauce
Hochelaga	Drummondville	St-Martin	Granby
St-Jean-Baptiste	Valleyfield	St-Rémi	St-Anne de la Pêrade
Maisonneuve	Sherbrooke	Berthier	St-Alban
Notre-Dame	Magog	Lanoraie	<b>ONTARIO</b>
St-Cunégonde	St-Félix de Valois	Verchères	Ottawa
St-Jacques	St-Geneviève	Longueuil	Alfred
St-Joseph		St-Rose	

### Etats-Unis

<b>MASSACHUSETTS</b>	New-Bedford	Greenville	<b>MAINE</b>
Worcester	Ware		Biddeford
Lowell	Springfield	<b>RHODE-ISLAND</b>	Lewiston
Haverhill	Fitchburg		Augusta
Salem	Lawrence	Woonsocket	Waterville
Fall River	<b>NEW-HAMPSHIRE</b>	Providence	
Holyoke	Manchester	Central Falls	

### CONDITIONS D'ADMISSION

Pour être admissible dans cette société, il faut posséder les qualités et remplir les conditions suivantes :

- (1) Être catholique et n'appartenir, sans dispense de l'ordinaire, à aucune société secrète ou autre défendue par l'Eglise catholique.
- (2) Avoir de bonnes mœurs et n'être point adonné à l'usage immodéré des boissons enivrantes.
- (3) Jouir d'une bonne santé, d'une bonne constitution, n'être sujet à aucune maladie héréditaire, acquise ou incurable, ni affligé d'aucune infirmité notable.
- (4) Ne pas exercer l'une des occupations suivantes, qui sont réputées insalubres aux fins des règlements de la Société, savoir : égoutier, vidangeur, pompier, ingénieur et chauffeur de locomotives, mineur, serre-frein, etc., etc.
- (5) Être âgé d'au moins dix-huit ans et ne pas dépasser l'âge de quarante-cinq ans.
- (6) Parler la langue française ; être Canadien-Français ou considéré comme tel.

L'aspirant doit être présenté par deux membres qui signent la formule de présentation. Il dépose en même temps \$1.25 pour couvrir les frais de son examen médical. S'il est admis par le bureau de direction, il aura à payer les droits d'entrées suivants :

De 18 à 30 ans.....	\$ 2.00	De 41 à 42 ans.....	\$20.00
" 30 à 35 ".....	3.00	" 42 à 43 ".....	30.00
" 35 à 40 ".....	5.00	" 43 à 44 ".....	40.00
" 40 à 41 ".....	10.00	" 44 à 45 ".....	50.00

50 YEARS' EXPERIENCE

# PATENTS

TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

## Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

**MUNN & Co.** 361 Broadway, New York  
Branch Office, 636 F St., Washington, D. C.

# ... UNE CHANCE SANS PRÉCÉDENT ...

Des primes artistiques  
pour le public lecteur.

Dans le double but de nous montrer reconnaissants pour l'encouragement que nous a accordé le public et, aussi, pour disséminer certaines gravures réellement artistiques, nous avons décidé de faire l'offre que voici :

A tous ceux qui, étant nouveaux abonnés, nous enverront VINGT-CINQ CENTS pour l'abonnement, plus CINQ CENTS pour la poste, nous enverrons au choix une des gravures suivantes : grandeur 13 x 16.

Ste Famille, St Joseph, Sacré Cœur Jésus, Sacré Cœur Marie, Immaculée Conception, Le Bon Pasteur, Jésus portant sa Croix, Ste Hélène, Ste Philomène, Ste Cécile, Ste Agnès, Ste Marguerite, Notre-Dame du Saint Rosaire  
Le Printemps, l'Été, l'Hiver, la Boisson Favorite, l'Espérance, Souvenir du Mariage, Mort d'un Père, Mort d'une mère

On remarquera qu'il y a dans cette série de gravures des sujets religieux et des sujets inspirés par la sentimentalité ou l'idée de famille. Qu'on n'oublie pas de répandre cette bonne nouvelle et de donner à tous la chance de recevoir un excellent journal et en plus une prime de première classe.

L'AMI DU LECTEUR, No 2 Maple Avenue. Montreal.

## UNE AUTRE PRIME

A toute personne qui nous fera parvenir le prix du ou des volumes désirés parmi ceux dont voici la liste, plus 5 cents par volume pour la poste, nous enverrons le ou les volumes et en plus L'AMI DU LECTEUR pendant un an.

LE MÉDECIN DES PAUVRES, grand roman par Xavier de Montépin	0.50	NOUVEAU COURS DE LANGUE ANGLAISE, d'après la méthode d'Ollendorff. Système facile, simple et rapide pour apprendre la langue anglaise.....	0.40
LES MILLE ET UNE NUITS, contes arabes, ornées d'un grand nombre de gravures.....	0.50	DAVID TÊTU ET LES RAIDERS DE SAINT-ALBAN. Épisode de la guerre américaine, 1864-65.....	0.40
LE PÈLERIN DE SAINTE-ANNE, roman canadien par M. Pamphile Lemay, nouvelle édition complète en un volume.....	0.50	HISTOIRE DE MONTFERRAND, athlète canadien, par Benj. Sulte, avec un portrait de Montferrand.....	0.40
RIS ET CROQUIS, historiettes, fantaisies et nouvelles, par C. M. Ducharme.....	0.50	L'ENFANT MYSTÉRIeux, roman canadien, par Eugène Dick.....	0.50
ALBERT OU L'ORPHELIN CATHOLIQUE, par A. Thomas. L'auteur, sous forme de roman très attachant, prend la défense des croyances et pratiques catholiques contre les préjugés et les calomnies protestantes. C'est en même temps un récit plein d'intérêt et un ouvrage de controverse très solide et bien écrit.....	0.50	L'USURPATEUR, grand roman de la vie réelle, en trois parties, 460 pages.....	0.40
CUISINIÈRE CANADIENNE (nouvelle), contenant tout ce qu'il est nécessaire de savoir dans un ménage, tel que l'achat des diverses sortes de denrées; les recettes les plus nouvelles et les plus simples pour préparer les potages, les rôtis de toutes espèces, la pâtisserie, les gelées, glaces, sirops, confitures, fruits, sauces, puddings, crèmes et charlottes; poissons, volailles, gibier, œufs, légumes, salades, etc., différentes recettes pour faire diverses sortes de breuvages, liqueurs, etc., etc., un volume, élégamment relié en toile.....	0.50	LA MAVEUX, roman, par Xavier de Montépin.....	0.40
LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE, ou le Mystère de la Statue de Bronze, roman par L. B.....	0.50	LA MALÉDICTION D'UN PÈRE, roman, par Émile Richebourg.....	0.35
GUSTAVE OU UN HÉROS CANADIEN, un charmant épisode du pays..	0.50	LE SUCCÈS DU SALON, chansonnier avec musique.....	0.35
LES BASTONNAIS, ce célèbre ouvrage en nouvelle édition de luxe..	0.50	L'ALBUM DU CHANTEUR, nouvelles romances et chansons, avec musique.....	0.35
VIES DES SAINTS pour tous les jours de l'année, beau volume avec 368 gravures.....	1.00	LE PLAISIR AU SALON, romances et chansons nouvelles, avec musique.....	0.35
HISTOIRE NATURELLE, extraite de Buffon et de Lacépède, grand volume avec 200 gravures.....	1.00	ARMAND DURAND ou la Promesse Accomplie, roman canadien par Mme Leprohon.....	0.30
DICIONNAIRE COMPLET ILLUSTRÉ de la langue française, par P. Larousse. 1144 pages, 2000 gravures, 35 tableaux encyclopédiques, 27 cartes géographiques, dont 7 spéciales au Canada, 260 portraits de personnages célèbres du Canada et des autres pays, 5,000 articles géographiques et historiques concernant le Canada. Fort volume, relié.....	1.00	LE MANOIR DE VILLERAY, roman canadien par Mme Leprohon..	0.30
LA MUSE POPULAIRE, romances, chansonnettes, chansons comiques, avec musique, 480 pages.....	0.60	UNE APPARITION, épisode de l'émigration irlandaise au Canada, par Eraste d'Orsonnens.....	0.30
		CHANSONS COMIQUES, nouveau recueil contenant des romances, chansonnettes, etc., etc., avec musique, par J. A. Blondin.....	0.30
		AMOUR ET HAINE, ou le Drame de Bicêtre, grand roman.....	0.25
		FÉLIX POUTRÉ, ou Échappé de la Potence. Souvenirs d'un prisonnier d'État en 1837.....	0.25
		VIE DE NAPOLEÓN Ier, ou entretiens de Maître Pierre sur l'histoire du grand Empereur, recueillis par Marco de Saint-Hilaire. 288 pages.....	0.25
		LE CHEMIN DES LARMES, roman à sensation.....	0.25

**HATEZ-VOUS ! HATEZ-VOUS !**

L'AMI DU LECTEUR, Montréal.



# HUILE DE MORGAN

POUR

## HOMMES, CHEVAUX et BÊTES à CORNES

POUR ÉPARVIN. Pour éparvin d'os ou de sang, nous recommandons de panser avec de l'huile, en premier. Après, faites usage de l'huile deux fois par jour pendant quelques jours. Après que vous aurez fini l'usage de l'huile appliquez de l'huile d'olive pour guérir la plaie.

POUR BLESSURES PAR LE HARNAIS. Appliquez une petite quantité de l'huile sur la blessure pour une guérison certaine.

POUR ENFLURE. Frottez bien l'enflure avant de faire usage de l'huile.

POUR ÉCLISSE. Servez-vous de l'huile de la même manière que pour l'éparvin d'os et de sang.

MAL D'ÉPAULE. Faites usage de l'huile sur la partie où se trouve le mal. Faites attention de ne pas trop l'étendre.

POUR CRAMPONNURES. Appliquez un peu d'huile pour quelques jours et elles seront guéries.

POUR COURBES. Faites usage de l'huile sur la courbe, appliquez un bandage un peu serré après l'application de l'huile et vous serez certain d'une guérison.

POUR CREVASSES. Lavez les pattes du cheval avec du savon de Castille, essuyez-les, ensuite faites application de l'huile, et dans les cas sévères, aites usage de la poudre de condition Universal et vous êtes certain d'une guérison.

JOINTURES ROIDES. Frottez la jointure avant d'appliquer de l'huile que vous userez tant que vous n'aurez pas obtenu une guérison.

POUR LA GOURME. Appliquez de l'huile à l'extérieur, trois fois par jour, lorsque vous aurez blessé le cheval, vous serez certain d'une guérison.

POUR BRULURES. Faites usage d'une petite quantité de l'huile sur la partie brûlée, deux ou trois fois par jour, et vous serez certain d'une guérison.

POUR LES CORNS. Après avoir ôté le fer du cheval vous lui plainerez la corne bien mince, vous verrez une petite tache rouge sous le fer, et vous appliquerez de l'huile trois fois par jour, pendant plusieurs jours ; en suivant cette direction vous êtes certain d'une guérison.

POUR MALADIES DE PIED. Levez la patte du cheval et versez de l'huile dans le pied, et tenez la jusqu'à ce que l'huile ait pénétré dans la corne. Vous voyez souvent des chevaux qui boitent à cause de la fièvre qu'ils ont dans les pattes, et de la corne trop sèche ; l'usage de l'huile apportera une guérison dans ces cas.

POUR TUMEUR SUR LES PATTES. Faites usage de l'huile comme pour les éparvins.

PUFF SUR LES PATTES. Appliquez de l'huile sur les pattes blessées avec de l'huile ; si c'est possible faites usage de l'huile deux ou trois fois par jour.

### ... POUR BÊTES A CORNES ...

POUR LES VACHES QUI ONT MAL AUX TRAYONS. Appliquez de l'huile deux fois par jour pendant deux ou trois jours, et elles seront guéries.

POUR MAL DE CORNES. Appliquez l'huile sur les cornes et versez-en une petite quantité entre les cornes et elles seront guéries.

POUR COUPURE, DÉCHIRURE, BOITURE, ENFLURE, BRULURE. Appliquez l'huile comme pour les chevaux.

En vente partout. Pour brochures et autres informations, s'adresser à

Prix 25 et 50 cents la Bouteille.

LANE MEDICINE CO., MONTREAL.

### BIEN LE MOINS

*Bouleau.*—Quel est le livre que tu lis là, Rouleau ?

*Rouleau.*—C'est "L'art de bien diner".

*Bouleau.*—C'est un drôle de livre pour un homme dans ta position, Rouleau.

*Rouleau.*—Je ne sais pas, mais il me semble qu'un homme peut bien admirer les arts sans être un artiste, Bouleau.

### APRÈS LA MESSE

*Toto.*—Le prêtre a conté une menterie ce matin.

*La mère.*—Tu n'as pas honte de parler comme cela ?

*Toto.*—Pourquoi qu'il a dit dans son sermon : "Encore un mot et j'ai fini", et qu'il a parlé encore un quart d'heure après ?

### FORT NATUREL

*Bob.*—Ma femme est ce que je puis appeler une très forte nature.

*Tom.*—De quelle façon ?

*Bob.*—Elle peut lire un livre de médecine d'un bout à l'autre sans ressentir les symptômes d'aucune des maladies qui y sont décrites.

### ESSOUFLEMENT

Les personnes chez qui le sang est affaibli ou impur souffrent beaucoup de l'essoufflement dont elles sont affectées au moindre effort musculaire, soit pour le travail, soit pour la marche. Les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonnard** purifient et fortifient le sang et guérissent de cette affection si pénible,



## Le Point

sur lequel nous désirons insister c'est que les . . . . .

## TEINTURES TURQUES

sont les meilleures sur la terre pour Teintures Domestiques Elles teignent le Coton, la Soie, les Lainages et les étoffes de tissus mixtes et les teignent bien. Demandez-les à votre fournisseur.

PRIX - 10 Cts.

BRAYLEY SONS & CO., MONTREAL.

**PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE POUR AFFECTIONS BILIEUSES & C.**

Guérissent :

**MAL DE TÊTE,  
CONSTIPATION,  
DYSPEPSIE,  
INDIGESTION,  
JAUNISSE,  
BILE, et tous  
DERANGEMENTS**

résultant d'un estomac en-  
crassé et en désordre.

Pour la guérison certaine de toutes les affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de Tête, Indigestions, Etourdissements, et de tous les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac . . . . .



CES PILULES sont fortement recommandées comme étant un des plus sûres et plus efficaces remèdes contre les maladies mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES de MCGALE sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-français faisaient usage de la noix longue avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité, perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

25 cts la boîte ; 5 boîtes, \$1.00 — franco par la poste

**B. E. McGale, Chimiste, MONTREAL.**



La Grippe, les Toux obstinées, la Consommation et les Lésions Bronchitiques rapidement soulagées et guéries par la

**... SPRUCINE**

PRÉPARATION VÉRITABLE DE...

**Gomme d'Épinette, de Cerisier Sauvage et de Marrube (Horum)**

Une des meilleures préparations qui aient jusqu'ici été présentées au public pour le soulagement immédiat et la guérison de la Toux, du Rhume, de la Bronchite, de l'Enrouement, de la Grippe, de l'Asthme et de tous les maux de Gorge et de Poumons. Pris avec de l'huile de Foie de Morue dès le début de la Consommation, on trouvera ce remède d'une valeur sans égale.

Les propriétés médicinales de la GOMME D'ÉPINETTE, du CERISIER SAUVAGE et du MARRUBE (Horum), sont depuis longtemps si bien connues comme étant les meilleurs agents curatifs dans les maladies de la Gorge et des Poumons qu'il est inutile de les énumérer ici. Qu'il suffise de dire que la SPRUCINE est un mélange véritable de ces TROIS substances sous la forme d'un Elixir agréable au goût.

Dans les cas de Toux obstinée et de Consommation Pulmonaire, etc., où les médecins ordonnent l'huile de Foie de Morue, on trouvera très avantageux d'y ajouter une dose de SPRUCINE, qui rendra l'huile plus agréable à prendre et plus efficace.

La SPRUCINE est mise en bouteille de 25 et de 50 centims.

Marque de Fabrique Enregistrée.

**B. E. McGALE, Chimiste, MONTREAL**

# SIROP DES ENFANTS

## du Dr CODERRE . . .

*Tel que préparé par J. EMERY CODERRE, M. D., Professeur de  
Matières Médicales et de Thérapeutique.*

### MERES ET NOURRICES !

Lisez avec soin les avantages que le Sirop de Coderre a sur tout autre Sirop Calmant ou Cordial offert pour les maladies des enfants

LE SIROP DES ENFANTS DU DR CODERRE est préparé avec soin, suivant la formule du Dr Coderre, et a été employé par lui dans sa pratique privée pendant des années, ayant au-delà de 50 ans d'expérience.  
LE SIROP DE CODERRE est hautement recommandé par les Professeurs de la Faculté de Médecine du Collège Victoria, Montréal.  
LE SIROP DE CODERRE est parfaitement sûr et peut être administré sans aucun danger contre les maladies pour lesquelles il est recommandé.  
LE SIROP DE CODERRE est exempt de tout repos ou de substances désagréables.  
LE SIROP DE CODERRE guérit les Coliques et les douleurs de la dentition.  
LE SIROP DE CODERRE guérira la diarrhée des enfants et les irrégularités des intestins causées par la dentition.

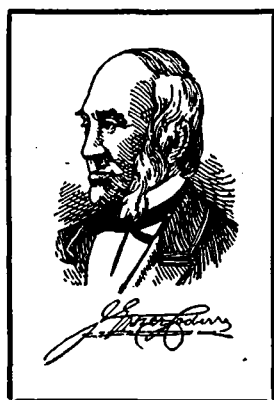
*Lisez ce que la profession médicale en dit.*

Nous soussignés, Médecins, après avoir pris communication de la composition du SIROP DES ENFANTS, certifions que ce Sirop est préparé avec des substances médicamenteuses propres au traitement des maladies des enfants, telles que : — Coliques, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse, Toux, Rhume, etc., etc.

E. H. TRUDEL, M. D., Professeur d'accouchements et des Maladies des Femmes et des Enfants.  
J. B. BIBAUD, M. D., Professeur d'Anatomie.  
P. MUNROE, M. D., Professeur de Chirurgie et de Clinique Chirurgicale.  
P. BEAUBIEN, M. D., Professeur de Pathologie interne et de Clinique Médicale.  
TH. E. D'ODET D'ORSONNENS, M. D., Professeur de Chimie et de Pharmacie.  
HECTOR PELLETIER, M. D., Professeur d'Instituts de Médecine.

A. B. CRAIG, M. D., Professeur de Médecine Légale et de Botanique.  
A. T. BROUSSEAU, M. D., Professeur de Botanique.  
G. O. BEAUDRY, Démonstrateur d'Anatomie.  
L. B. DUROCHER, M. D.  
O. RAYMOND, M. D.  
D. W. ARCHAMBAULT, M. D.  
A. P. DEL VECCHIO, M. D.  
ALEX. GERMAIN, M. D.  
ELZEAR PAQUIN, M. D.  
J. A. ROY, M. D.

## AVERTISSEMENT. — Le public et les mères de famille



sont priés d'être très prudents et de veiller à avoir le VRAI SIROP DES ENFANTS DU DR CODERRE et non pas ceux qui sont présentés sous une forme semblable. Le vrai porte son portrait et sa signature . . . . .